

Thomas Jefferson et l'architecture métaphorique : « le village académique » à l'Université de Virginie

Gérard Le Coat

Volume 3, numéro 2, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1077291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

ISSN

0315-9906 (imprimé)

1918-4778 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Coat, G. (1976). Thomas Jefferson et l'architecture métaphorique : « le village académique » à l'Université de Virginie. *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 3(2), 8–34. <https://doi.org/10.7202/1077291ar>

Thomas Jefferson et l'architecture métaphorique : « le village académique » à l'Université de Virginie

Lorsqu'il s'agit d'évoquer le deuxième centenaire de la république fédérale nord-américaine, peu de figures sont plus appropriées que celle de Thomas Jefferson, co-auteur de la Déclaration d'Indépendance lue et approuvée par le Congrès siégeant à Philadelphie le quatre juillet 1776. Que les ouvrages consacrés à celui que Gilbert Chinard a appelé à juste titre « l'apôtre de l'américanisme »¹ soient légion, voici qui n'est pas fait pour surprendre, surtout si l'on se souvient de la personnalité protéiforme du virginien qui fut tout à la fois avocat, homme d'état, écrivain, inventeur, fermier, éducateur et architecte.

C'est au double titre d'éducateur et d'architecte qu'il nous intéresse ici, et plus particulièrement en tant que créateur de ce qu'il baptisa lui-même le « village académique », village dont il supervisa la construction près de Charlottesville dans les années 1820 en qualité de recteur de l'Université de Virginie*, se trouvant alors dans la situation enviable d'être en même temps administrateur et promoteur de l'institution dans laquelle il se plaisait à voir « the last act of usefulness I can render »² (rappelons qu'il avait quatre-vingt-deux ans lorsque les bâtiments furent complétés, au printemps de 1825 ; il devait mourir l'année suivante).

Comme on s'en doute, les documents ayant trait à la construction du campus de Charlottesville — documents qui y sont conservés encore aujourd'hui

pour la plupart — ont été passés au crible par nombre de chercheurs, en particulier Fiske Kimball, dont l'ouvrage *Thomas Jefferson, Architect*, publié pour la première fois en 1916, fait encore autorité : les dimensions et fonctions des divers corps de bâtiments, leur coût, les détails de leur construction non moins que les emprunts stylistiques qu'ils révèlent y sont décrits de telle manière qu'il n'y a pas à y revenir³. Cependant, ce qui retient maintenant mon attention, ce n'est pas tant l'utilisation de l'espace architectural défini par Jefferson que les systèmes de signification qu'il a investis dans cet espace. Il s'agit en somme d'aller au-delà de la lecture littérale de l'espace (littérale est le mot, puisque Jefferson a spécifié par écrit la destination des différents éléments de l'ensemble dénoté par lui *village*)⁴ pour atteindre des niveaux sémantiques indépendants de toute détermination fonctionnelle. Or, dans ce domaine, très peu a été accompli, « which is rather surprising considering the esteem with which this architectural composition is generally held », m'écrivait récemment M. J. Norwood Bosserman, doyen de l'École d'Architecture de l'Université de Virginie.

Ceci est peut-être moins surprenant qu'on pourrait l'admettre tout d'abord lorsqu'on se souvient de l'impact de l'approche fonctionnaliste sur la critique depuis le début du siècle (en fait, l'application des principes de la sémiologie au phénomène architectural ne remonte qu'à quelques années,

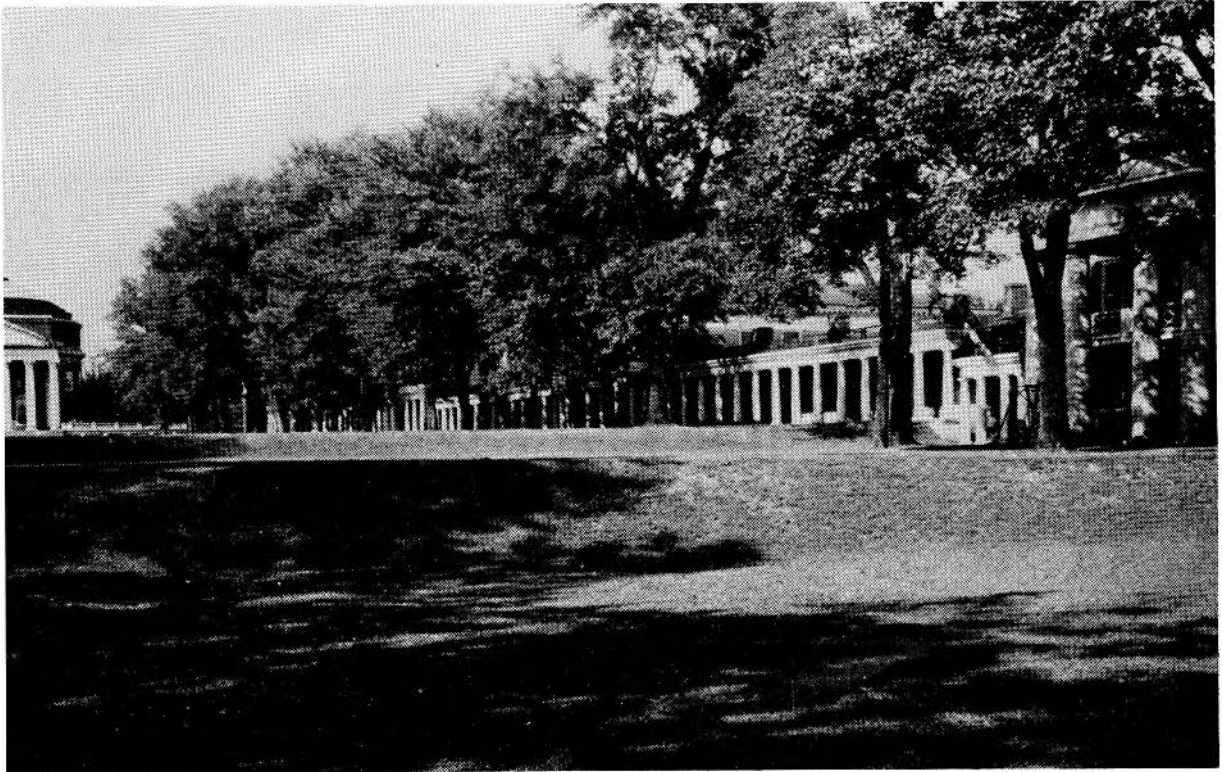
* L'auteur remercie le professeur Kinard, Conservateur de la Rotonde de l'Université de Virginie pour son excellent accueil en mai dernier. Différentes sections de cette étude ont également été présentées pour la commémoration du Bicentenaire à l'Université de New York (N.Y.U.) et à celle de Pennsylvanie (ASECS, Bicentennial Conference).

1. Gilbert CHINARD, *Thomas Jefferson, the Apostle of Americanism* (Ann Arbor, 1929).

2. Lettre à William Thornton, 9 mai 1817.

3. Fiske KIMBALL, *Thomas Jefferson, Architect* (Boston, 1916). À propos de l'influence de Palladio sur Jefferson, cf. Desmond GUINNESS et Julius SADLER, Jr., *Mr. Jefferson, Architect* (New York, 1974) et *Palladio : a western Progress* (New York, 1976) : également Walter WHITEHILL et Frederick NICHOLS, *Palladio in America* (Milan, 1976).

4. Lettre à William Thornton, 9 mai 1817.



Le *Village Académique* de Charlottesville aujourd'hui. On distingue clairement les différents niveaux, une partie de la colonnade et la Rotonde située au nord du *lawn*.

comme le confirment les travaux théoriques d'un Michael Graves ou d'un Peter Eisenman). Quoi qu'il en soit, dans le cas du village académique de Charlottesville, les critiques ont été influencés de près ou de loin par le côté pragmatique de la personnalité jeffersonnienne. Certes, on ne peut minimiser l'importance du pragmatisme chez cet Américain pour lequel la « poursuite du bonheur » fut, comme l'a bien montré Karl Lehmann, inséparable de la « poursuite du concret »⁵ : la notion d'« américanisme » reste justement liée à l'effort conscient et constant de rester dans les limites du tangible, de n'affronter que des obstacles réels avec en tête des objectifs clairement définis (on comprend qu'Auguste Comte et les positivistes en général aient tant admiré Jefferson)⁶. Néanmoins, il faut se garder des simplifications. Jefferson reste

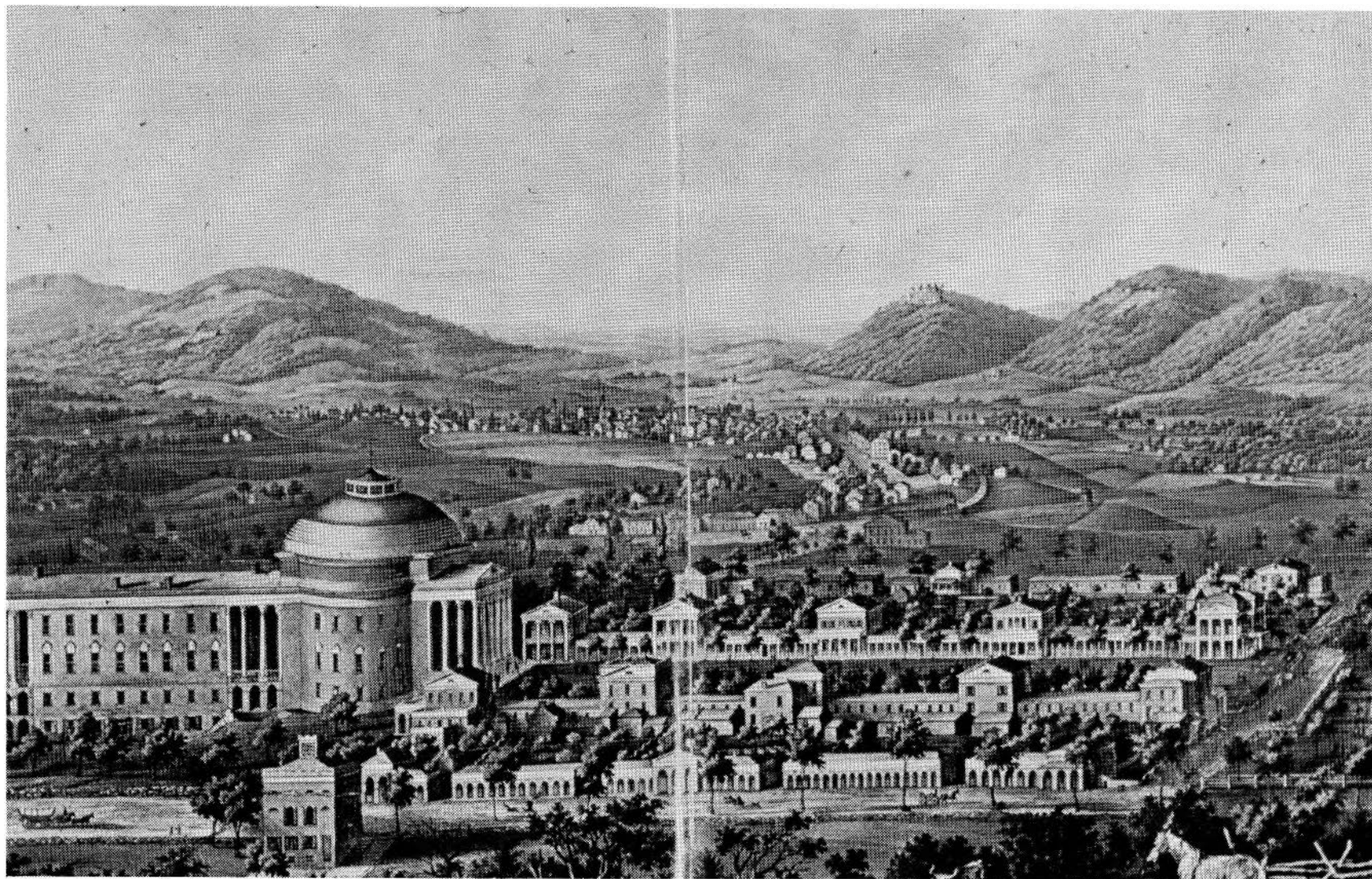
un *philosophe* au sens où le siècle des lumières l'entendait, c'est-à-dire en premier lieu un intellectuel nourri des leçons des penseurs antiques et modernes⁷. Qu'il cherche, comme Voltaire et Diderot, à concilier idée, réalité et action, cela ne fait aucun doute. Cependant, il accorde à l'idée amenée à maturité par la réflexion un prestige particulier : celui de précéder l'action et, donc, de la conditionner, en quelque sorte. L'admiration traditionnelle pour le penseur patient, ami de la lecture et du recueillement, demeure très forte chez Jefferson, aussi célèbre de son temps (il faut le rappeler) comme érudit et théoricien que comme homme d'état tourné vers l'action. Son double culte de la mémoire et de l'histoire — dont il disait qu'elles fournissaient à l'esprit humain « a wonderful mass for contemplation »⁸, en fait foi.

5. Karl LEHMANN, *Thomas Jefferson, American Humanist* (Chicago, 1947) ; cf. en particulier la seconde partie, « Fact and Reflection ».

6. Comte envoya à Jefferson un exemplaire de son *Système de politique positive* achevé en 1822. Dans ce premier traité, il recommande déjà une approche scientifique des problèmes sociaux. En 1811, Jefferson avait publié une traduction anglaise du *Commentaire sur l'Esprit des lois* de Destutt de Tracy, ouvrage interdit par Napoléon. Son prestige était grand chez les idéologues français.

7. À propos du système philosophique de Jefferson, cf. Adrienne KOCH, *The Philosophy of Thomas Jefferson* (New York, 1943) et Gilbert CHINARD, « Jefferson among the philosophers », in *Ethics*, LIII, 1942-1943, 255 et sqq.

8. *Bill for the More General Diffusion of Knowledge*, 1779. Cf. également la lettre à Destutt de Tracy du 26 décembre 1820, où il fait part de son intention de faire de l'Université de Virginie une institution qui tienne compte de « the illimitable freedom of the human mind to explore and to expose every subject susceptible of its contemplation ».



Le *Village Académique*, « in situ », au diècle dernier. Gravure de Bohn (après 1853).

En bref: le fait que l'auteur de la Déclaration d'Indépendance ait souligné l'importance du pragmatisme pour la société démocratique dont il a hâté l'avènement et qu'il ait affirmé à bien des reprises les mérites de l'empirisme, ne nous autorise nullement à conclure que l'ensemble de Charlottesville ait été pensé en fonction de critères exclusivement utilitaires. Refusant cette extrapolation, je me propose de montrer que le village académique de Jefferson, comme la *ville idéale* de Ledoux en France ou encore les villages d'*Harmonie* et de *Coopération* de Robert Owen en Angleterre, met en évidence une architecture-langage possédant une dimension métaphorique privilégiée. De fait, les différentes lectures auxquelles j'aboutis (dont la dernière comporte certains éléments hypothétiques, pour des raisons qui seront mentionnées plus loin) ne doivent pas être considérées comme mutuellement exclusives, mais au contraire cumulatives. Elles n'ont d'autre objet que de tenter de restituer à la création enthousiaste de l'architecte-humaniste, aussi intégralement que possible, sa complexité ontologique.

*
* *
*

Tout fait d'architecture, dès l'instant où il est abordé sous son aspect communicationnel, peut être assimilé à un fait de langage. En effet, les six composants du circuit classique de communication, savoir destinataire, destinataire, canal de transmission, code, référent et message, sont présents dans l'acte architectural. De toute évidence, la complexité du message est variable; pour le message non-verbal comme pour le verbal, elle dépend des éléments sélectionnés par le ou les actants (ici, l'architecte, ses conseillers, ceux qui lui ont passé commande) au niveau des signifiants (= plan de l'expression) comme à celui des signifiés (= plan du contenu). Dans un grand nombre de cas, le code utilisé pour la transmission du message architectural valorise le référent *fonction* (je pense par exemple à l'H.L.M. d'aujourd'hui) c'est-à-dire, dans la terminologie de Michael Graves, la signification première [*primary meaning*] du produit fini. Dans d'autres cas, cependant, le code valorise des référents que j'appellerai idéationnels, c'est-à-dire générateurs d'idées; référents qui dirigent le destinataire vers les significations secondes [*secondary meanings*] du produit fini⁹. Dans tous les cas, l'articulation signifiant/signifié est à prendre en

considération puisqu'il y a effectivement transmission d'un message. Néanmoins, c'est seulement lorsque les référents idéationnels sont activés que, je pense, on est en droit de parler d'architecture métaphorique.

Ici il convient de noter que si l'application à l'architecture du terme *métaphore* (issu, on s'en souvient, de la rhétorique traditionnelle puis redécouvert par la linguistique contemporaine) est très récente, la notion d'une architecture-langage, d'une architecture codée dont le destinataire doit dégager le sens, est, elle, ancienne. Ni les dimensions de cet essai, ni ses objectifs, ne m'autorisent à remonter jusqu'aux origines antiques de cette notion, déjà dominante dans l'Égypte des pharaons¹⁰. Par contre, il est du plus haut intérêt de souligner qu'elle occupe une place de choix dans les écrits des architectes et théoriciens durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, précisément lorsque Jefferson acquiert sa culture, en Amérique d'abord et ensuite en France où il séjourne de 1784 à 1789 comme ministre plénipotentiaire. L'emploi de l'expression hiéroglyphique préconisée par Diderot pour la danse, la musique et l'art dramatique aussi bien que pour la peinture et la sculpture, est maintenant évalué par la génération des architectes que notre temps a baptisé *visionnaires*: Boullée, Ledoux, Lequeu¹¹. Après la publication par Court de Gébélins d'un ouvrage intitulé *Le Monde primitif... considéré dans son génie allégorique* (1773), vient celle du *Génie de l'architecture ou l'Analogie de cet art avec nos sensations* (1780) dû à Le Camus de Mézières. À la *Collection de divers sujets de Vases, Tombeaux, Ruines et Fontaines* de Legeay (1770) succèdent les *Lettres sur l'architecture des anciens et celle des modernes dans lesquelles se trouve développé le génie symbolique qui présida aux monuments de l'Antiquité*, de Viel de Saint-Maux (1787). Pendant la Révolution, l'idée d'une architecture-langage est plus vivante que jamais. Pour les révolutionnaires, l'architecture doit obéir aux trois impératifs de la rhétorique classique, c'est-à-dire à la fois provoquer l'admiration, émouvoir et instruire. « Affermissons la liberté et tout deviendra facile », proclame le député Kersaint dans son *Discours sur les monuments publics* (1791); et il ajoute: « Pour y parvenir, joignons aux

9. À propos des travaux de Michael Graves, cf. l'« Éditorial » de *Progressive Architecture*, mars 1972.

10. À propos de l'architecture-langage, cf. Louis HAUTECOEUR, *Mystique et architecture* (Paris, 1954).

11. Cf. le catalogue de l'exposition de Houston (1968), *Visionary Architects*. L'étiquette *visionnaire*, d'abord donnée à des peintres de la période, a été transférée à l'architecture par Emil KAUFMANN en 1952; cf. « Three Revolutionary Architects », in *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, t. 42, fasc. 3.

instructions de la parole *le langage énergique des monuments* : la confiance qu'il est nécessaire d'inspirer sur la stabilité de nos nouvelles lois s'établira, par une sorte d'instinct, sur la solidité des édifices destinés à les conserver et à en perpétuer la durée » [italiques ajoutées]¹². Nous trouvons là clairement exposés les principes de ce que l'on a nommé au XVIII^e siècle « l'architecture de caractère » et qui est devenue au XIX^e « l'architecture parlante »¹³. Ces principes, on les retrouve exposés dans des écrits postérieurs, dont l'*Essai sur l'art* et les *Considérations sur l'importance et l'utilité de l'architecture* de Boullée (non publiés ; il s'agit de notes réunies, semble-t-il, en 1792)¹⁴, le *Recueil et parallèle des édifices en tous genres anciens et modernes* de Durant (1801), auxquels il faut ajouter le fameux ouvrage de Ledoux *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation* (1804).

Que Jefferson ait connu la plupart des ouvrages mentionnés ci-dessus (sinon tous, et d'autres encore auxquels je n'ai pu me référer faute de place), cela ne fait aucun doute. Nous savons qu'il se tenait très régulièrement au courant des nouvelles parutions, dont un grand nombre prenait le chemin de Monticello (sa bibliothèque fut malheureusement dispersée en 1827)¹⁵. Sa familiarité avec le *Discours* de Kersaint et le *Recueil* de Durand est en tous cas facile à établir : le *Discours* figure sur une liste manuscrite d'achats à effectuer pour la bibliothèque nouvellement créée de l'Université de Virginie (elle porte la mention TH : Jefferson Rector June 3, 1825) ; quant au *Recueil*, il est mentionné dans le

premier catalogue de la bibliothèque de l'université (établi en mai de la même année)¹⁶. Ceci montre d'emblée qu'il connaissait l'architecture-langage recommandée par les français. Grâce aux illustrations accompagnant nombre de textes, il a pu se documenter non seulement sur l'idéologie des promoteurs, mais aussi sur le plan et l'aspect extérieur des bâtiments proposés comme exemples.

Le rappel de ces faits ne peut que renforcer ma conviction que, dans le cas du village académique de Charlottesville, une investigation des signifiés du message architectural méritait d'être entreprise.

*
* *
*

André Chastel n'hésite pas à écrire qu'avec Boullée, on en arrive à une « réduction de l'architecture aux fonctions de communication », et il ajoute qu'il « semble offrir de lui-même ses travaux en exemple aux recherches de la linguistique structurale »¹⁷. Cette remarque vaut aussi, je pense, pour le village conçu par Jefferson. Certes, son néo-classicisme, qui se pose en témoin respectueux de la grandeur romaine, tranche sur le géométrisme rigoureux des visionnaires français de l'époque révolutionnaire : l'américain, comme Viel, défend le point de vue académique et refuse les volumes nus aux proportions inquiétantes à force de mesure¹⁸. Néanmoins, nous sommes bien en présence d'une architecture de caractère, une architecture consciente de son pouvoir d'informer, d'enseigner, de convaincre.

Tout discours, qu'il soit verbal ou non-verbal, est plurivoque : c'est que chaque unité signifiante possède son propre réseau connotatif ; c'est aussi que l'interpréteur du message travaille sur la base de ses connaissances (aspect quantitatif) et systèmes de valeurs (aspect qualitatif), et fabrique ainsi sa propre version indépendamment des intentions et de la compétence du créateur. Le village académique de Charlottesville n'échappe pas à la règle. J'en proposerai maintenant cinq lectures en prenant pour cadre référentiel divers systèmes de valeurs défendus par Jefferson. Cette précaution me met en mesure d'admettre que les hypothèses d'interprétation émises dans les pages qui suivent sont historiquement valables et correspondent à des niveaux de

12. Cité par Jean-Marie PÉROUSE DE MONTCLOS in *Étienne-Louis Boullée* (Paris, 1969), 181-182. Le mot *énergie* appliqué à l'expression médiatisée a été emprunté par Kersaint à Diderot et son entourage. L'idée que la civilisation moderne n'a pas su préserver les « accents » énergiques du langage est développée par Jean-Jacques ROUSSEAU in *l'Essai sur l'origine des langues*. Le retour à l'antique (et spécialement à celui de l'orient méditerranéen à la fin du XVIII^e siècle) s'inscrit dans l'effort de recouvrer une force originelle perdue, celle du *Ur-mensch* de Herder (lui aussi publia un essai sur l'origine du langage). À propos du terme de rhétorique *energeia*, cf. Gérard LE COAT, *The Rhetoric of the Arts* (Berne et Francfort, 1975), 44-45.

13. La formule « architecture de caractère » utilisée par Boullée est à mettre en parallèle avec celle de « pièce de caractère » qui prend de l'importance à la même époque dans la composition musicale. C'est dans le *Magasin pittoresque* de 1852 que Ledoux est associé à l'essor d'une « architecture parlante ».

14. *L'Essai sur l'art* a été publié à Londres en 1953 (édition critique d'Helen Rosenau) et à Paris en 1968 (édition critique de Jean-Marie Pérouse de Montclos).

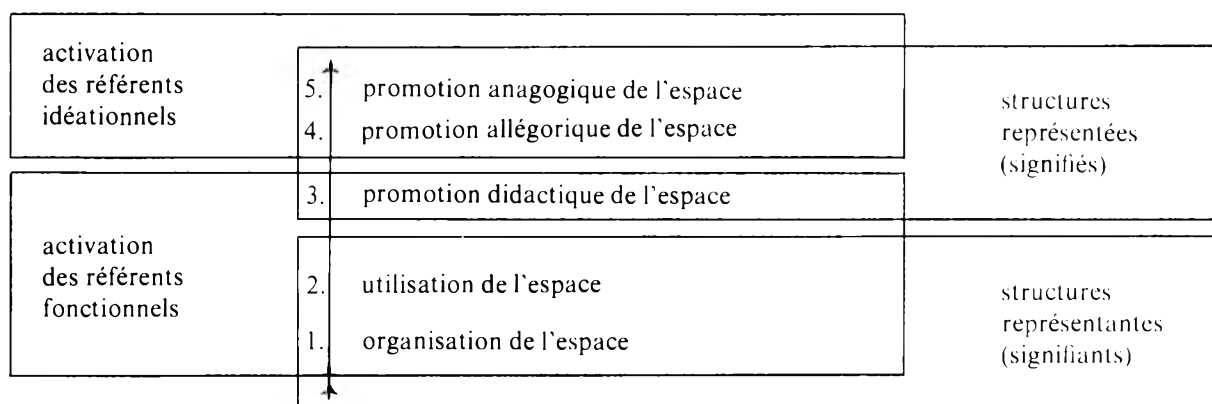
15. À propos de la vente des biens de Jefferson après sa mort, cf. Desmond GUINNESS et Julius SADLER, Jr., *Mr. Jefferson Architect*, 52 et sqq.

16. Cf. William B. O'NEAL, *Jefferson's Fine Arts Library for the University of Virginia* (Charlottesville, 1956).

17. Cf. l'introduction à l'ouvrage de Pérouse de Montclos sur Boullée, *op. cit.*, 13.

18. Cf. Charles-François VIEL, *Décadence de l'architecture à la fin du XVIII^e siècle* (Paris, 1800).

DIAGRAMME 1



Remarque: les emboîtements sont destinés à laisser apparaître les superpositions résultant de l'emploi possible de deux procédés de décodage: (1) à partir des référents [paire oppositive *fonctionnel*/*idéationnel*; (2) à partir des structures [paire oppositive *signifiant*/*signifié*].

réalité dont destinataire et destinataires étaient conscients. Les lectures sélectionnées se réfèrent aux niveaux suivants, disposés ici de bas en haut [Diagramme 1].

Ce sont les niveaux 3, 4 et 5 qui retiendront mon attention. En effet, 1 et 2 concernent l'architectonique et ont fait l'objet, ainsi que je l'ai signalé plus haut, d'études approfondies. La clarté de l'exposé exige cependant le rappel, aussi bref soit-il, des paradigmes relatifs à ces deux premiers niveaux; c'est donc par là que je commencerai.

Pour ce qui est de l'organisation de l'espace, le plus simple est de se référer au plan gravé en 1825 par Peter Maverick, de New York, d'après un dessin de Jefferson. Ce plan, destiné à informer les étudiants et leurs familles, est accompagné d'une notice intitulée par le recteur Jefferson *Explanations of the ground plan of the University of Virginia*; elle renseigne fort bien sur l'utilisation de l'espace (Fig. 1 et 2). Le pragmatisme de Jefferson apparaît d'emblée dans un certain nombre de dispositions prises. Ainsi, le toit des chambres d'étudiants est plat et à hauteur du second étage des dix pavillons occupés par les professeurs, ce qui permet à ces derniers et à leurs familles de communiquer facilement, et surtout sans devoir se mêler aux étudiants (fait d'une extrême importance pour la bienséance en ce qui concerne les personnes du « beau sexe »). De plus, les deux colonnades situées de chaque côté de l'espace vert que l'on appelle encore aujourd'hui communément *Mr. Jefferson's lawn* sont connectées par un passage couvert

aménagé sous la terrasse de la rotonde¹⁹, la communauté académique pouvant ainsi se déplacer en tous lieux du village sans craindre les intempéries. Quant aux jardins placés derrière chacun des pavillons, ils sont séparés par des murs de forme serpentine à la fois plus résistants et plus économiques que les rectilignes, une seule épaisseur de briques suffisant à en assurer la solidité²⁰.

Nous en arrivons à présent à ce que j'ai appelé la promotion didactique de l'espace. Ici, l'architecte cède le pas à l'éducateur. Jefferson a eu la chance de séjourner en Europe pendant cinq années et d'étudier sur place un certain nombre de monuments anciens et modernes. Bien qu'il n'ait pas trouvé le temps d'entreprendre, comme Goethe, le classique voyage à Rome, il a pu, en Italie du nord et plus spécialement dans le sud de la France, demeurer « immersed in antiquities from morning to night... nourished with the remains of Roman grandeur »²¹. À Paris, il s'est familiarisé avec l'architecture néo-classique, prenant des notes sur la nature des emprunts effectués et leur intégration à l'architectonique moderne: « Where I to proceed to tell... how much I enjoy French architecture, I should want words »²², écrivait-il en 1787. Or, il sait

19. Il s'agit d'une adaptation du *cryptoporticus* utilisé par Pline dans ses *villae* et décrit par Robert CASTELL dans *The Villas of the Ancients Illustrated* (Londres, 1728). Jefferson en avait recommandé l'acquisition pour la bibliothèque de la rotonde (voir la *Desiderata list* reproduite par William O'NEAL in *Jefferson's Fine Arts Library...*).

20. Sur les aspects techniques de la construction murale serpentine, cf. I. T. FRARY, *Thomas Jefferson, Architect and Builder* (Richmond, 1939), 55.

21. Lettre à la Comtesse de Tesse, 20 mars 1787.

22. *Ibid.*

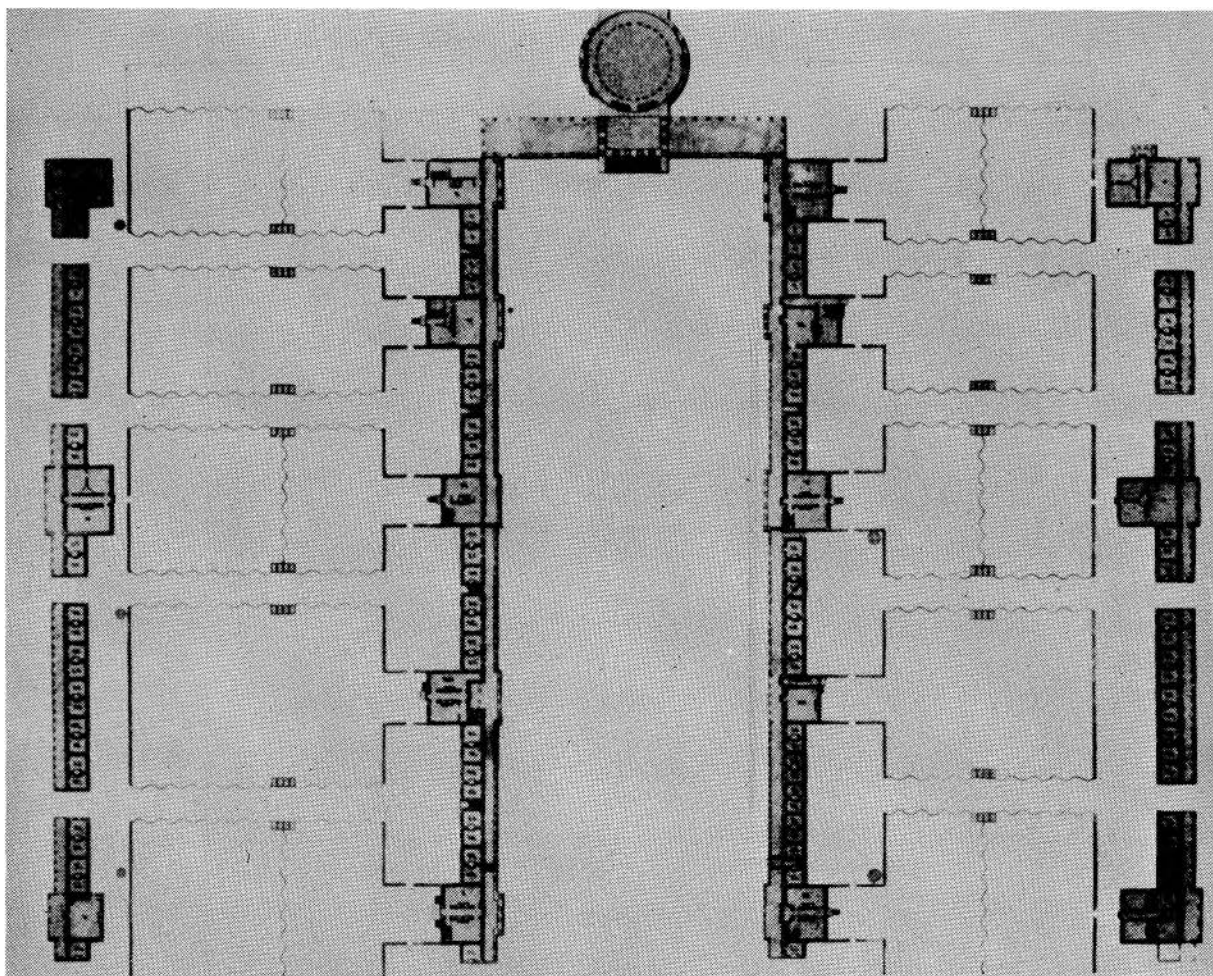


FIGURE 1. Plan de l'Université dressé par Peter Maverick en 1825.

qu'il s'agit là d'une expérience capitale pour la formation de son goût et en même temps d'un privilège qui sera refusé à la plupart des jeunes Américains. Il s'agit donc pour lui d'introduire en Virginie des modèles aussi fidèles que possible de constructions et d'éléments architecturaux grâce auxquels ce qu'on appelait alors le bon goût pourra se développer dans la nouvelle république fédérale. Les critiques qui ont reproché à Jefferson sa servilité envers les modèles ont oublié, me semble-t-il, que le village de Charlottesville est avant tout *académique*, c'est-à-dire destiné à la diffusion du savoir. À un certain niveau de lecture, on constate donc que le village se présente comme un livre ouvert inspiré directement des ouvrages d'histoire de l'architecture que Jefferson appréciait, comme les *Édifices antiques de Rome* de Desgodets ou le *Parallèle de l'architecture antique* de Fréart de

Chambray²³. L'étudiant qui fait ses humanités, l'apprenti architecte, vont être à même de faire connaissance avec le style des anciens sans avoir à franchir l'océan²⁴. Leur expérience s'avérera d'autant plus enrichissante qu'elle ne sera pas seulement livresque puisqu'acquise, pour reprendre le mot de Jefferson lui-même, par « immersion » : chaque visite à la bibliothèque sera une occasion de « vivre » le panthéon romain ; chaque trajet vers les salles de classe des pavillons leur remettra en mémoire les *exempla* prestigieux du temple de *Fortuna virilis*, du théâtre de Marcellus, des thermes de Dioclétien.

23. Il s'agit de deux ouvrages du XVII^e siècle, datés respectivement 1682 et 1650. Jefferson les connaissait dans les rééditions de 1779 et 1766.

24. Jefferson était d'ailleurs résolument contre le voyage d'Europe pour les jeunes Américains ; cf. note 25.

EXPLANATIONS,

OF THE GROUND PLAN OF THE UNIVERSITY OF VIRGINIA.

Nos. I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, are PAVILIONS, of two stories each, for the residence of the Professors separately, with each a lecturing room, and generally four rooms of accommodation for the family—a back yard and garden. The offices are below.

The small apartments numbered 1, to 53, filling the intervals between the Pavilions, are DORMITORIES of a single story, for two students each; all opening into a colonnade, along the whole range of 600 feet in length. These Dormitories have a flat roof, in the level of the upper floor of the Pavilions, which, through the Porticoes, gives a private walk and communication to the families inhabiting the Pavilions.

A, B, C, D, E, F, are HOTELS, to be let to housekeepers for dieting the students. The small intervening apartments, numbered 1 to 56, are DORMITORIES, as those of the two middle rows, all opening into arcades, continued along the whole range, 600 feet in length each. These Hotels have their offices below, with each a back-yard and garden, separated by cross-streets of communication with the Pavilions.

The ground between the two middle rows, in front and back of the ROTUNDA, is an open lawn looking S. S. E. 500 feet wide, and at present 900 feet in length, left open at one end for a continuation of the buildings indefinitely.

The ROTUNDA, filling up the Northernmost end of the ground is 77 feet in diameter, and in height, crowned by a Dome of 120 deg. of the sphere. The lower floor has large rooms for religious worship, for public examinations, and other associated purposes. The upper floor is a single room for a Library, canopied by the Dome and it's sky-light.

The Rotunda is connected with the two rows of Pavilions by a TERRAS on each side of the height of its Basement, and breadth of the flank of it's Portico; below the Terras is a space for gymnastick exercises, and a covered way uniting those of the two colonnades, and affording a sheltered passage round three sides of the lawn, 1100 feet in extent.

Within the back-yards are cisterns of fountain water, brought in pipes from a neighbouring mountain.

Plans of the University of Virginia, can be had by applying to the Proctor, at 50 cents each, and the Report of the Commissioners at 12 1-2 cents.

FIGURE 2. Notice accompagnant le plan de 1825. Elle fut rédigée par Thomas Jefferson.

DIAGRAMME 2

<i>types de constructions</i>	<i>dénotation de l'espace</i>	<i>connotation englobante</i>	<i>connotation englobée</i>
temple	consacré à une divinité	l'homme et l'esprit	purification de l'âme
thermes	destiné aux bains	l'homme et la chair	purification du corps
théâtre	destiné aux spectacles	l'homme et l'action	la condition humaine

Cependant, la promotion didactique de l'espace ne s'arrête pas à la leçon d'histoire : faire revivre le passé est une chose, préparer l'avenir en est une autre. Dans sa lettre au juge Augustus Woodward, écrite au moment de l'inauguration de l'Université de Virginie, Jefferson souligne que le but de l'institution est de servir « for the instruction of those who are to come after us ». La sélection d'une architecture « chaste and classical », la forme de l'ensemble et « the distributions of its structure » doivent selon lui contribuer à inculquer aux étudiants les principes d'une éthique républicaine et déiste qui seule saura leur donner « virtue, freedom, fame and happiness » ; et il émet le vœu que l'influence reçue soit « salutary and permanent »²⁵ (on croit entendre Kersaint associant dans son *Discours* la « solidité des édifices » et leur « langage énergique » à la pérennité des institutions républicaines). À cet autre niveau de lecture, qui concerne toujours la didactique, correspond déjà un système de signification qui échappe à toute détermination fonctionnelle strictement académique. Il s'agit maintenant pour Jefferson de diffuser ses propres systèmes de valeurs socio-politiques exprimés dans

la Déclaration d'Indépendance et résumés pendant son mandat présidentiel par la formule célèbre : « We are all republicans — we are all federalists ». C'est cette formule que j'entends maintenant appliquer au village.

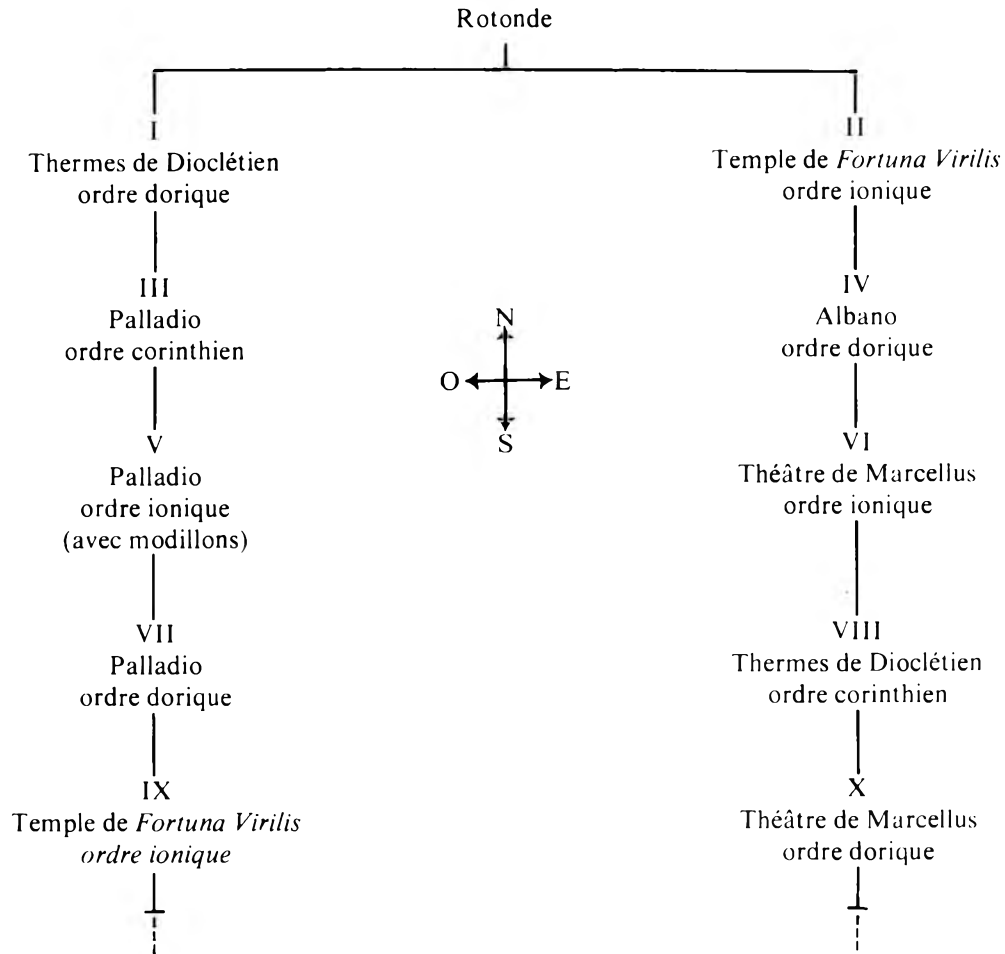
« We are all republicans. » Il s'agit donc de former à Charlottesville des républicains ardents capables de prendre la relève. Sur le plan de l'architecture, il faut créer une rhétorique plastique appropriée. L'expression sera tout d'abord « chaste », c'est-à-dire apte à conduire de jeunes hommes à la vertu. En guise d'*exempla*, Jefferson choisit trois types de constructions — temple, thermes et théâtre — dont le statut peut être exprimé de la manière suivante [Diagramme 2].

On aboutit ici à une formule gnomique du type *mens sana in corpore sano*. L'accent mis sur la catharsis confirme bien l'importance accordée par Jefferson à la notion de vertu, partie intégrante du credo révolutionnaire. Si l'on se souvient que le terme est, au XVIII^e siècle, encore très proche du latin *virtus* (= l'énergie de caractère propre à l'homme, *vir*), la sélection du temple de *Fortuna virilis*, consacré à « la destinée de l'homme courageux » prend un relief nouveau (il s'agit d'ailleurs, il faut le souligner, d'un monument de la Rome républicaine)²⁶. Il est également utile de rappeler que pour les républicains français et américains, la notion de théâtre est liée à celle de vertu. En effet, on souhaite le libre accès du peuple aux séances tenues par les députés, le fait qu'ils se présentent

25. Lettre au juge Augustus Woodward, 3 avril 1825. C'est d'ailleurs au nom de la vertu et de la liberté, qui seules peuvent garantir l'avenir de la nation, que Jefferson souhaite éviter le voyage d'Europe à la jeunesse. La leçon d'architecture est une chose, l'apprentissage de la vertu en est une autre. Aux yeux de l'éducateur, le relâchement des mœurs et l'élitisme de l'aristocratie, que ce soit en Angleterre ou sur le continent, ne pouvaient que pervertir des jeunes gens sauvegardés de cette décadence par l'éloignement. En Angleterre, l'Américain apprendra « drinking, horse racing, and boxing » ; sur le continent, il acquerra « a fondness for luxury and dissipation... a partiality for aristocracy and monarchy ». Il en viendra à considérer « fidelity to the marriage bed as an ungentlemanly practice » et fera le malheur des femmes Américaines, pleines de « chaste affections and simplicity ». Lettre à John Bannister, Jr., 15 octobre 1785, citée par Gilbert Chinard, 172-173.

26. L'adjectif *chaste* revient souvent sous la plume de Jefferson : l'architecture doit être chaste, les femmes avoir de « chastes affections » (cf. note 25). À propos de l'adjectif *viril*, il faut noter qu'il se retrouve chez Boullée, qui vante « les effets virils » des masses dépourvues des « richesses stériles » de la surcharge ornementale (cité par J.-C. LEMAGNY dans *Visionary Architects*, « Introduction », 17).

DIAGRAMME 3



ouvertement à la nation toute entière étant considéré comme une garantie de leur bonne foi²⁷.

L'expression sera ensuite « classique », c'est-à-dire équilibrée, donc sécurisante. Ici, point de place pour l'incertitude : il s'agit de projeter l'image de l'univers newtonien (idéalisé, comme on sait, par les architectes visionnaires)²⁸, d'affirmer, selon l'heureuse formulation d'Eleanor Berman, « the stability of a world of well-ordered, static relationships in which whatever is, is morally as well as mechanically right »²⁹. Point de place non plus pour la discontinuité : l'utilisation d'éléments anciens doit démontrer la permanence des codes culturels

de l'Occident. Ce sont ses idéaux républicains qui poussent Jefferson à sélectionner des modèles romains plutôt que grecs, le partage équilibré du pouvoir qui a précédé les dictatures des généraux de Rome restant pour lui un constant sujet d'admiration. Ce sont ces mêmes idéaux qui lui font détester la pompe du baroque anglais des Georges. Le style se veut noble, ni trop orné, ni trop austère. Les fûts et chapiteaux des colonnes, jamais lourds, font prévaloir le dorique, associé par Vitruve à la masculinité, et le ionique, associé à la gravité, sur le corinthien, l'ordre de la grandeur par excellence (sur dix pavillons, quatre utilisent le dorique, quatre le ionique et deux seulement le corinthien [Diagramme 3] ; cf. ill. p. suivante).

« We are all federalists. » Il faut absolument créer un environnement favorable à l'unification de gens d'origine, de conditions et d'opinions très diverses. Les distributions de la structure sont destinées à

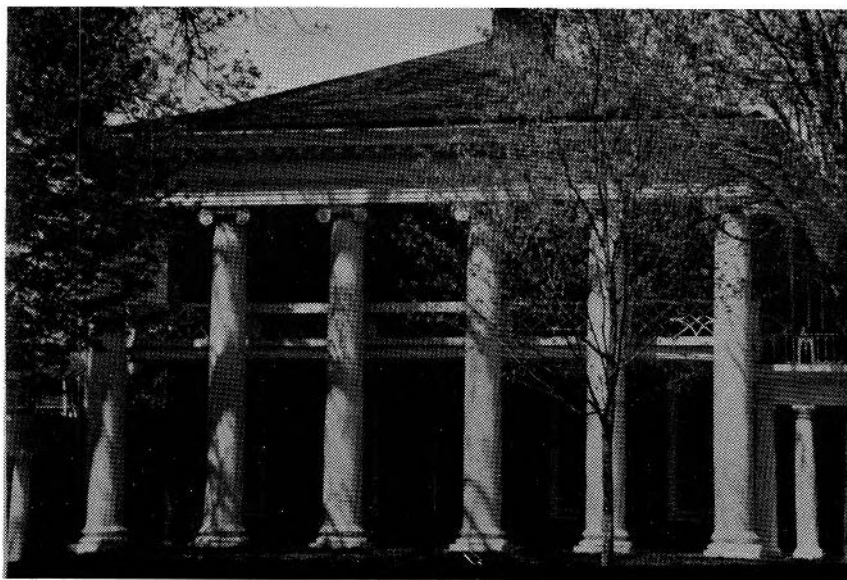
27. Cf. à ce sujet James LEITH, *The Idea of Art as Propaganda* (Toronto, 1965). Il est à noter que Jefferson avait prévu que les examens qui prendraient place à la Rotonde seraient publics.

28. À propos des cénotaphes pour Newton dus aux architectes visionnaires Boullée, Delépine et Gay, cf. *infra*.

29. Eleanor BERMAN, *Jefferson*, 62.

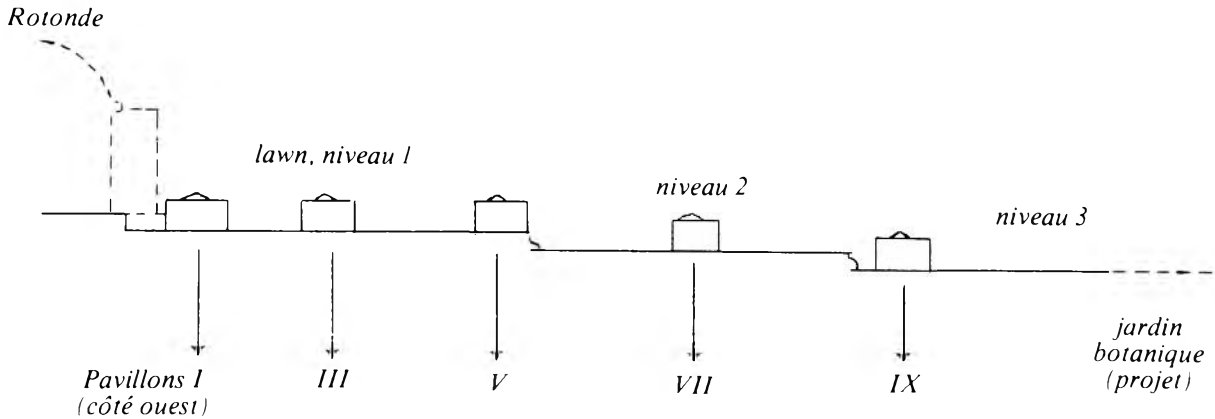


Pavillon I, façade. Ordre dorique.



Pavillon V, façade. Ordre ionique.

DIAGRAMME 4



maintenir la variété dans l'unité, un principe essentiel de la philosophie des Lumières que l'on retrouve exposé chez des esthéticiens comme Hogarth et Kames, tous deux très estimés de Jefferson. Soucieux de sauvegarder l'identité et la liberté des usagers, celui-ci rejette l'idée d'un grand bâtiment qui abriterait l'institution toute entière : « An University should not be a house but a village »³⁰, écrivait-il déjà en 1805. Mis en relation avec le concept fédéraliste, le terme « academical village », créé par Jefferson lui-même, acquiert une signification nouvelle. L'Université de Virginie, par ses structures mêmes, devient un modèle microcosmique des États-Unis : à l'agglomération de maisons « of a variety of appearance, no two alike »³¹, mais groupées harmonieusement dans un cadre naturel approprié (le mot *village*, comme le latin *villa*, connote l'enracinement à un terroir), correspond l'association de territoires très dissemblables mais liés par une destinée géographique commune ; de même qu'à la coopération des habitants du village correspond celle des citoyens de la nation toute entière.

À ce niveau, la promotion didactique de l'espace a donc une portée éthico-sociale : l'homologie structurelle est censée modeler la conscience collective des usagers. Les solutions architecturales auxquelles aboutit Jefferson pour combiner variété et unité sont ingénieuses. De droite et de gauche du *lawn* cinq pavillons se font face, dominés par l'imposante rotonde placée à l'extrémité nord (voir le plan de Maverick, Fig. 1). Le principe de symétrie est donc clairement défini. Cependant les pavillons se faisant face, qu'ils soient d'inspiration

romaine ou renaissante, sont toujours différents [Diagramme 3 ; la numérotation adoptée ici est celle de Jefferson]. De plus, les dix pavillons ont chacun leurs dimensions et leur plan particuliers (lorsque l'on marche sur le *lawn*, les divergences proportionnelles sont immédiatement perceptibles) et sont situés sur trois niveaux différents [Diagramme 4], ce qui valorise encore l'élément dichotomique. Quant aux chambres disposées entre les pavillons, leur nombre croît à mesure que l'on progresse vers l'extrémité sud du *lawn*. Ainsi, plus on s'éloigne de la rotonde, plus les pavillons sont espacés et, conséquemment, plus les chambres d'étudiants prennent d'importance optique. Le résultat, c'est que lorsqu'on passe du niveau 3 au niveau 2, puis 1, les pavillons, compte tenu du rythme de la marche, donnent l'impression d'être attirés vers la rotonde comme par un aimant. Cette accélération contrôlée du tempo visuel n'est pas la moindre réussite de l'architecte.

Ceci m'amène à considérer la valeur didactique de la rotonde pour le républicain fédéraliste Jefferson³². La notice explicative mentionnée plus haut en décrit la fonction (voir *Explanations*, Fig. 2). Là encore, Jefferson a sélectionné un modèle romain, le Panthéon, dont il a réduit les dimensions de moitié. Ce choix est très significatif. D'abord, le fait

30. Lettre à Littleton Tazewell, 5 janvier 1805.

31. Lettre à William Thornton, 9 mai 1817.

32. L'idée de placer un bâtiment avec dôme à l'extrémité nord du *lawn* fut donnée à Jefferson par l'architecte Latrobe (lettre du 24 juillet 1817). Cependant, c'est Jefferson qui sélectionna le Panthéon. Le terme *rotonde* était couramment employé par les Italiens de la Renaissance pour désigner l'édifice. La raison n'en a pas, à ma connaissance, été éclaircie. Je pense pour ma part que « temple du Panthéon » sonnait définitivement trop payen.

qu'il s'agisse d'un temple renforce encore la séquence connotative vie de l'esprit → catharsis → vertu. Ensuite, il s'agit d'un temple dont on sait qu'il était situé sur le Champ de Mars romain, ses prêtres ayant pour mission de former le caractère des jeunes guerriers. C'est que celui qui donne sa vie pour les siens devient un *hērōs*, c'est-à-dire, au sens premier du mot, un demi-dieu. Il a donc sa place dans le temple consacré non pas à *un* mais à *tous* les dieux, le *pan-théon*. Lorsque j'aborderai les niveaux de lecture allégorique et anagogique, je reviendrai sur cet édifice qui constitue la focale du complexe de Charlottesville et dont les réseaux symboliques sont exceptionnellement riches. Sur le plan de la didactique éthico-sociale qui m'intéresse ici, je retiendrai seulement le couplage avec l'*exemplum* de *Fortuna virilis*. L'idéologue Jefferson se garde bien d'édifier une chapelle sur le lieu privilégié du campus : c'est qu'il a peur d'alimenter des querelles religieuses qui compromettraient, peut-être irrémédiablement, cet esprit de coopération, de dévouement librement consenti à une cause commune, qu'il entend à tout prix promouvoir. On sait les différends qui l'opposèrent à plusieurs reprises au clergé américain lors de sa présidence. S'il admire les quakers, c'est qu'ils ont su se préserver du dogmatisme, donc des schismes : ils jugent les textes de la doctrine chrétienne uniquement « by the dictates of *common* sense and *common* morality »³⁴ [italiques ajoutées]. En bon philosophe du siècle des Lumières, Jefferson croit en l'existence de ce qu'il appelle « a moral instinct », un instinct que, comme le bon sens, le Créateur a donné à chaque homme. C'est au nom de cet instinct que nulle institution humaine ne doit contredire que Jefferson bâtit un temple universel, un modèle éthique qu'il propose sciemment aux jeunes intellectuels de Virginie. En 1809, il avait écrit :

Reading, reflection and time have convinced me that the interests of society require the observation of those moral precepts in which all religions agree, (for all forbid us to murder, steal, plunder or bear false witness) and that we should not intermeddle with the particular dogmas in which all religions differ, and which are totally unconnected with morality... The varieties of structures of action of the human mind as in those of the body, are the work of our Creator, against which it cannot be a religious duty to erect the standard of uniformity. The practice of morality being necessary for the well-being of society, he has taken care to impress its precepts so indelibly on our hearts that they shall not be effaced by the subtleties of our brain³⁵.

34. Lettre à Elbridge Gerry, 29 mars 1801.

35. Lettre à James Fishback, 27 septembre 1809, citée par Gilbert Chinard, 525. Sur l'importance de l'instinct moral pour Jefferson, cf. la lettre à John Adams, 14 octobre 1816.

Avec la rotonde panthéiste, les systèmes de valeurs socio-politiques de l'avocat-rhétoricien deviennent visibles. Aux « instructions de la parole », il n'oublie pas de joindre celles de la pierre, aussi énergiques et peut-être plus persuasives encore puisque grâce à elles le message est réitéré d'heure en heure à la communauté toute entière sans déviation possible ni lassitude : « We are all republicans — we are all federalists ».

*
* *
*

J'en arrive maintenant aux lectures allégorique et anagogique ; je commencerai par définir termes et objectifs. Il convient de noter d'abord que ces deux lectures correspondent à deux modes d'expression de la pensée auxquels on a accordé de tout temps une très grande importance. L'ouvrage récent de Roland Barthes sur Loyola, ou encore celui de Michel Foucault sur l'*épistème* ancienne et moderne montrent que l'intérêt pour ces modes n'a pas fléchi³⁶. En fait, ceux-ci nous ramènent à la théorie médiévale des quatre sens qui postulait déjà la plurivocité du discours. Traditionnellement, le sens allégorique est celui qui conduit à la « spéculation des choses inférieures » et l'anagogique celui qui conduit à la « spéculation des choses supérieures »³⁷. En termes psychanalytiques, ceci revient à dire que le déchiffrement du sens allégorique révèle à l'homme la structure de sa psyché tandis que celui du sens anagogique lui révèle celle de son destin. Il s'agit donc de montrer maintenant que le système rhétorique de Jefferson, dépassant l'éthico-social, propose à l'usager du village académique une doctrine mythologique qui concerne aussi bien le macrocosme que le microcosme — en d'autres termes : une cosmologie.

Commençons par la structure de la psyché. En tant que pragmatiste, Jefferson s'intéresse avant tout aux modes d'acquisition de la connaissance. Suivant en cela Bacon et Locke (qui, avec Newton, forment selon lui « the trinity of the three greatest men the world has ever produced »)³⁸, il distingue trois facultés fondamentales de l'esprit humain : l'imagination, la raison et la mémoire. L'importance qu'il accorde à cette division est attestée par de nombreux faits, dont nous ne retiendrons qu'un : c'est elle qu'il retient pour le classement de ses livres à Monticello et pour ceux de la bibliothèque

36. Roland BARTHES, *Sade, Fourier, Loyola* (Paris, 1971) ; Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses* (Paris, 1966).

37. J'adopte ici la formulation du Tasse dans les *Discorsi* (1587).

38. Lettre à Benjamin Rush, 16 janvier 1811.

DIAGRAMME 5

la mémoire	le monde idéal	la contemplation	l'histoire
la raison	le monde intelligible	la dialectique	la philosophie
l'imagination	le monde sensible	l'expression	les arts (<i>téchnai</i>)

du village académique³⁹. À l'imagination, il associe en effet les arts en général et les beaux-arts en particulier (c'est-à-dire, au sens grec de *téchnai*, tout ce qui touche à l'expression); à la raison, il associe la philosophie et à la mémoire, l'histoire. Compte tenu des sous-divisions qu'il opère à l'intérieur de chaque catégorie (ainsi, les beaux-arts incluent entre autre l'architecture, le jardinage, la peinture, la sculpture, la musique), il se trouve en possession d'un système parfaitement inclusif qui a de plus le mérite de partir non pas de considérations abstraites mais des opérations de l'esprit que chaque être humain effectue à tous moments *in vivo*.

Cette triade épistémique gouverne un réseau de convergences qui se présente comme suit [Diagramme 5].

La connaissance de ce réseau de convergences est primordiale pour la lecture allégorique du *ground plan* de l'Université de Virginie. Il devient possible de percevoir un rapport entre les distributions de structure du village et la conception jeffersonienne des distributions de structure de la psyché. Ce rapport est perceptible que l'on prenne en considération l'aménagement du terrain (axe horizontal) ou l'aménagement des édifices (axe vertical). Pour ce qui est de l'aménagement du terrain, un simple coup d'œil au diagramme 3 suffit à le montrer: le plan inférieur, qui servait aux exercices physiques en plein air et devait être doté d'un jardin botanique, apparaît lié au monde sensible; le plan médian, qui groupe la grande majorité des chambres d'étudiants et des pavillons professoraux représente le monde intelligible, celui du plan supérieur, dominé par le dôme de la Rotonde, représentant le monde idéal où se trouve la bibliothèque,

magasin d'idées qui fournit à l'esprit humain, par-delà le tumulte des générations, « a wonderful mass for contemplation ». Il faut rappeler ici que le Panthéon original, en tant que temple, est destiné au culte de la mémoire: dans son enceinte, on honore les héros dont l'histoire a retenu le nom. Il était normal que les républicains-fédéralistes, qu'ils aient été Américains ou Français, cherchassent à promouvoir ce double culte de la mémoire et de l'histoire, le sacrifice des héros remplaçant maintenant celui des saints valorisé par la tradition chrétienne. Ainsi, en 1791, la Constituante décide de placer au Panthéon les cendres des grands hommes, Voltaire et Rousseau figurant parmi les premiers élus à cet honneur. Dans une lettre datée 1792 au gouverneur de New York Clinton, le sculpteur italien Giuseppe Ceracchi, républicain ardent, invite les Américains à faire de même, rappelant que « the greatest ancient nations erected monuments to their Heroes while living in order to produce emulation »⁴⁰ (on sait qu'il fit deux bustes en marbre, l'un de Washington, l'autre de Jefferson). Comme l'écrit C. L. Becker, les philosophes progressistes du XVIII^e siècle ont remplacé « l'adoration de Dieu par le respect de la postérité, l'espoir de l'immortalité au ciel par l'espoir de rester dans la mémoire des générations futures »⁴¹.

Or, Jefferson souscrit pleinement au culte des héros et à celui de Mars qui lui est lié, ce dieu tutélaire « who rocked the cradle of our birth... and has shown himself the patron of our rights and avenger of our wrongs »⁴². Comme chez les visionnaires français, l'architecture funéraire revêt chez lui un caractère symbolique. L'aménagement des

39. Cf. William B. O'NEAL, *Jefferson's Fine Arts Library...*, 31.

40. Cité par Henry G. RANDALL, *Life of Thomas Jefferson* (New York, 1858), III, 597.

41. C. L. BECKER, *The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers* (New Heaven, 1952); cité par Günter METKEN dans « Jean-Jacques Lequeu ou l'architecture rêvée », *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1965, 214.

42. Lettre à Abigail Adams, 25 septembre 1785.

DIAGRAMME 6

étages	triade épistémique	descriptions de la destination des composants par Jefferson
niveau supérieur, une salle circulaire	la mémoire	« shall be reserved for a library » ; « a single room canopied by the dome and it's sky-light »
niveau médian, trois salles ovoïdales	la raison	« for religious worship, for public examinations, and other associated purposes »
niveau inférieur, trois salles ovoïdales, plus appartements adjacents	l'imagination	« for a chemical laboratory » ; « the two open apartments adjacent to the same story... shall be appropriated to the Gymnastic exercises and games of the students, among which shall be reckoned military exercises »

trois étages de la Rotonde (axe de signification vertical) nous ramène à sa conception épistémologique [Diagramme 6] ⁴³.

Le caractère symbolique de la distribution est confirmé par le fait que l'architecte avait prévu de faire de l'intérieur du dôme un ciel semé de constellations, suivant en cela l'exemple des visionnaires français (voir en particulier le projet du

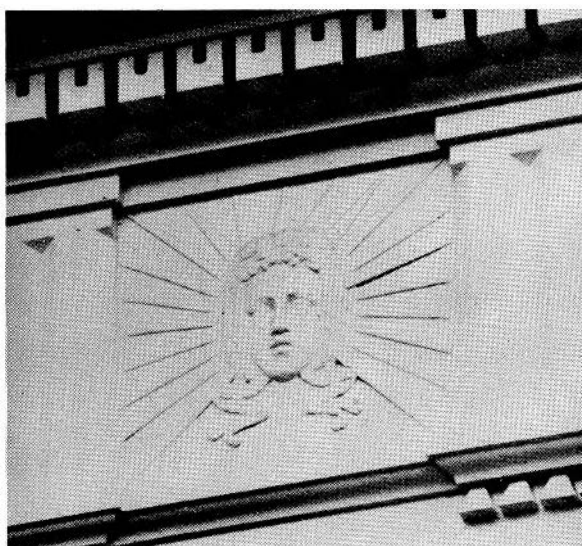


FIGURE 3. Pavillon I. Détail ornemental de la corniche.

43. Les descriptions sont tirées des instructions du 4 octobre 1824 et des *Explanations* de 1825.

cénotaphe pour Newton, de Boullée, et celui du *Temple de la Terre*, dédié « à la Sagesse suprême », de Lequeu). La sélection d'une coupole ouranienne reliée au ciel réel par un oculus symbolisant l'œil toujours ouvert de la déité suprême prouve que l'antique vénération du cercle est encore présente chez Jefferson (l'adhésion au mythe solaire apparaît aussi dans le choix du décor de la corniche, Pavillon I; cf. Fig. 3). La distinction faite par l'architecte entre deux modes d'expression, *spherical* et *cubical*, s'inscrit dans le même cadre conceptuel: l'architecture cubique représente l'ordre humain (angles = limites), l'architecture sphérique représente l'ordre cosmique (circularité = absence de limites). Ces deux modes sont ici présents dans le plan comme dans l'élévation (Fig. 4, 5a et b), le cercle dominant nettement le cube (le plan du portique d'entrée, *cubical* par excellence, symbolise l'accès au cercle, c'est-à-dire le passage de l'action à la réflexion puis à la contemplation [= cube → oval → cercle]; cf. Fig. 11) ⁴⁴.

44. Sur le symbolisme du cercle et de la coupole en architecture, cf. Louis HAUTECOEUR, *Mystique et architecture* (Paris, 1954) et le catalogue de l'exposition du Musée Guimet (Paris, 1953) *Symbolisme cosmique et monuments religieux*. Concernant le point de vue de Palladio et des architectes de la Renaissance en général, cf. Rudolf WITTKOWER, *Architectural Principles in the Age of Humanism* (New York, 1971); concernant le XVIII^e siècle en particulier, cf. Emil KAUFMANN, *L'Architecture au siècle des lumières*, tr. Olivier Bernier, (Paris, 1963). À propos de l'emploi de symboles maçonniques aux États-Unis, cf. Alan GOWANS, « Freemasonry and the Neoclassic Style in America », *Antiques*, (février 1960).

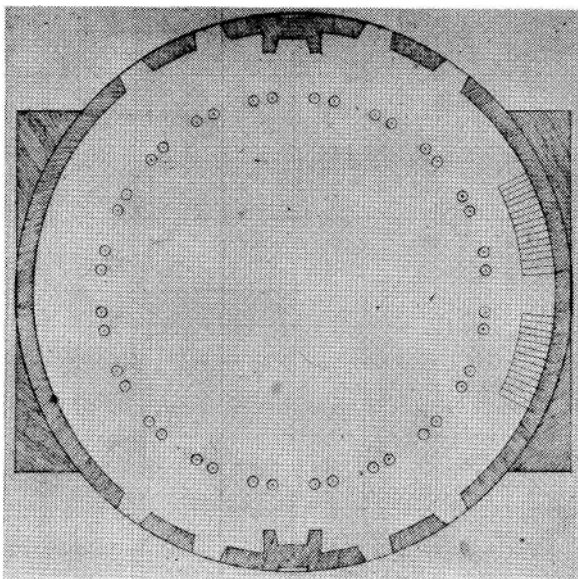


FIGURE 4. La Rotonde, plan de l'étage de la bibliothèque. (Les dessins reproduits dans cet article sont de Thomas Jefferson).

Les deux modes sont également présents dans le plan d'ensemble du village (cf. Fig. 1). Là encore, le *spherical* de la Rotonde domine le *cubical* qui caractérise les deux rangées de pavillons et chambres connectées par la terrasse, côté nord — tout comme la tête domine le tronc et les jambes dans la position verticale du corps. L'homologie, extrêmement importante, comme on sait, pour les architectes-humanistes (dont Palladio) fidèles au principe vitruvien de la *concinnitas* mérite d'être relevée. Lorsque Bellori représente *Idea* (Fig. 6), il

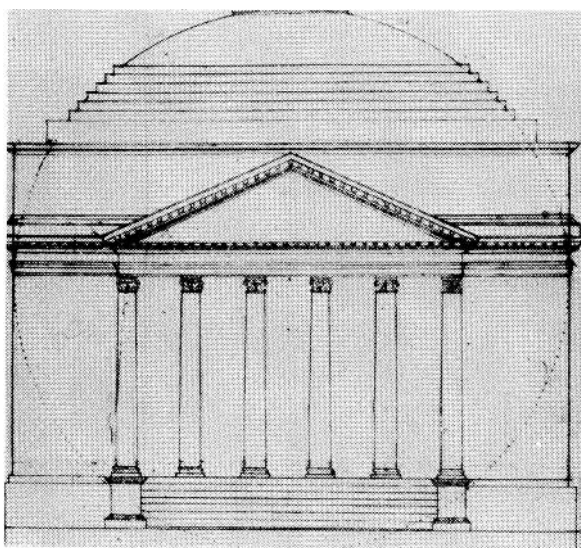


FIGURE 5a. La Rotonde, élévation dans un cercle, façade sud.

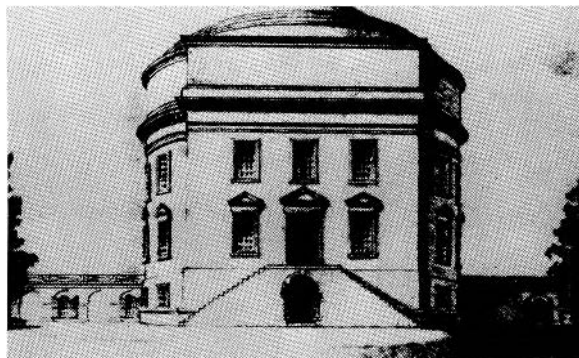


FIGURE 5b. La Rotonde, élévation de la façade nord (état d'origine).

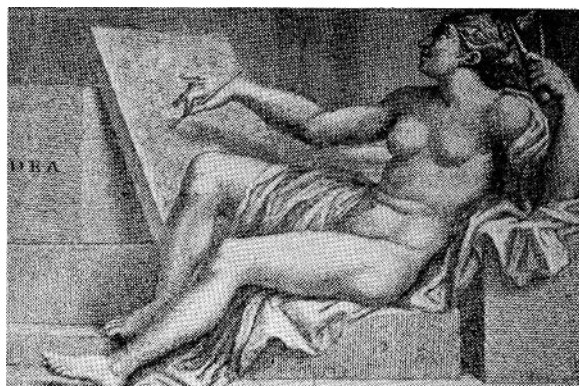


FIGURE 6. *Idea*, gravure in Giovanni Bellori, *Vite*. Rome, 1672.

prend bien soin de mettre en évidence un schème ternaire : les pieds (plan inférieur) touchent le sol, la main active (plan médian) suit la dictée de l'intellect (plan supérieur) qui permet la mesure de toutes choses comme l'indiquent le compas situé à hauteur de la tête et le regard tourné vers le ciel. La *Theoria* de Ripa (Fig. 7) regarde aussi le ciel, un compas



FIGURE 7. *Theoria*, gravure in Cesare Ripa, *Iconologia*. Pérouse, 1767.

aux pointes ouvertes sur la tête en guise de diadème ; elle descend un escalier de trois marches qui symbolisent respectivement les mondes idéal, intelligible et sensible⁴⁵.

De telles considérations, nullement surprenantes chez un disciple de Palladio pétri de culture classique et, qui plus est, admirateur des visionnaires français, ont selon toute vraisemblance joué un rôle significatif dans la promotion allégorique de l'espace. L'intérêt de Jefferson pour les similitudes ne fait en tous cas aucun doute. Non seulement il établit un rapport entre la triade épistémique et les trois âges humains (imagination = dominante juvénile, raison = dominante de la maturité, mémoire = dominante infantile que le philosophe doit maintenir active sa vie durant)⁴⁶, mais il va jusqu'à associer les diverses branches de la connaissance aux heures de la journée (cf. son programme d'études pour les étudiants en droit : début de la matinée, « religion naturelle » et sciences naturelles ; fin de la matinée, sciences humaines, en particulier droit, systèmes économiques et politiques ; après-midi, histoire ancienne et moderne).

Ceci doit-il nous étonner de la part d'un anti-platonicien convaincu ? Je ne le pense pas. La doctrine moniste qui se fait jour ici dépasse le cadre du platonisme et l'on peut dire avec Michel Foucault que le principe de ressemblance sur lequel elle repose a joué un rôle constructif dans la formation de l'épistème occidentale dans son ensemble⁴⁸. Si Platon a essuyé les sarcasmes de Jefferson, c'est pour des raisons bien précises : son élitisme, son collectivisme forcé ennemi des libertés individuelles, la fonction qu'il attribue aux prêtres. Cela ne signifie pas pour autant que l'Américain rejette en bloc les systèmes de valeurs des anciens transmis par les humanistes. Ce qu'il ne peut tolérer, c'est la valorisation de la contemplation au détriment de l'action. Faisant siennes les paroles de Bacon *naturae non imperatur nisi parendo* (on ne commande à la nature qu'en lui obéissant), il affirme que la science ne peut être *a priori*, qu'elle doit être concrète. Pour Jefferson, l'homme supérieur n'est pas celui qui *sait*, c'est celui qui *sait faire*, ainsi que le montre la place qu'il accorde à la philosophie dans sa triade. Platon et Boèce la plaçaient en haut de l'échelle, de plain-pied avec la noble *theoria*.

Lui, comme les philosophes-hommes d'action qui ont préparé la Révolution française, lui donne pour compagne la raison ; et c'est le plus beau compliment qu'il puisse lui faire.

*
* * *

Ainsi la philosophie devient le trait d'union entre la contemplation (vue essentiellement comme une mnémonique sécurisante) et l'action. C'est précisément ce rôle privilégié de médiateur accordé à la philosophie qui va nous aider à comprendre la position de Jefferson vis-à-vis de la promotion anagogique de l'espace académique de Charlottesville. Pour Jefferson, l'homme a besoin de donner un sens à son destin individuel et collectif. Il lui faut donc une philosophie, mais une philosophie « raisonnable », c'est-à-dire un code d'action qui concilie les principes mathématiques newtoniens représentant l'immuable et les institutions humaines représentant le mutable. Or, nous savons que le modèle de cette philosophie raisonnable est fourni, pour un grand nombre d'intellectuels du XVIII^e siècle, par l'humanitarisme franc-maçon qui propose à la fois une métaphysique et une morale pratique d'égalité, de tolérance et de fraternité en parfait accord avec l'idéologie républicaine. Dès la *tea party* de 1773, les maçons Américains apparurent, tant en France qu'en Amérique, les champions de la liberté, et l'on sait qu'ils jouèrent un rôle de premier plan dans la lutte pour l'indépendance. Les *continental congresses* où les délégués des colonies élaborèrent leur politique commune et organisèrent leur défense comprenaient, écrit Bernard Fay dans son ouvrage *La franc-maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIII^e siècle*, « un nombre considérable de maçons, surtout parmi les chefs de file... Ces congrès manifestèrent un pur esprit maçonnique dans leurs divers actes publics, particulièrement dans la rédaction de la fameuse Déclaration d'Indépendance »⁴⁹ — celle-là même que signa Jefferson. S'il est vrai que l'activité maçonnique de George Washington, Benjamin Franklin, La Fayette et autres figures-clés de la révolution américaine est aisée à documenter, celle de Jefferson l'est beaucoup moins. Il est cependant impensable que l'homme d'état, en relation continue avec des maçons (tant dans sa vie familiale que professionnelle) n'ait pas eu connaissance des rites et symboles de la franc-maçonnerie, par ailleurs décrits et

45. L'*Iconologia* de Cesare Ripa fut publiée pour la première fois en 1593 à Rome. L'édition d'où est extraite la Fig. 7 est celle de Pérouse datée 1767, couramment utilisée du temps de Jefferson.

46. *Notes on Virginia*, 1779.

47. Lettre à John Adams, 17 mai 1818.

48. Michel FOUCAULT, « Les quatre similitudes », *Les mots et les choses...* chap. 2.

49. Bernard FAY, *La Franc-Maçonnerie...* (Paris, 1961), 166.

interprétés dans plusieurs ouvrages du temps⁵⁰. Il est en tous cas aisé d'établir un lien entre le système de valeurs éthico-social du signataire de la *Déclaration* et le cosmopolitisme humanitaire prôné par les maçons. Une simple comparaison de l'extrait de la lettre à John Fishback cité plus haut (cf. p. 20, col. 1) et du texte de la Loi de Fraternité Maçonnique *Ahiman Rezon* alors en vigueur peut nous en convaincre :

Charge 1. Concerning GOD and RELIGION.

A Mason is obliged by his Tenure to observe the Moral Law as a true Noachida; and if he rightly understands the Craft, he will never be a stupid Atheist, nor an irreligious Libertine, nor act against Conscience. In ancient times, the christian masons were charged to comply with the christian usages of each country where they travelled or worked; being found in all nations, even of divers religions. They are generally charged to adhere to that religion in which all men agree (leaving each brother to his own particular opinion)... Thus Masonry is the center of their Union, and the happy means of conciliating persons that otherwise must have remained at a perpetual distance⁵¹.

Or, ce qui mérite notre attention, c'est l'aspect ésotérique de la maçonnerie spéculative du temps, que Roy Mitchell définit « a system of morals veiled in allegory and illustrated by symbols »⁵². Cette cinquième et dernière lecture est destinée à montrer que l'ensemble universitaire peut encore être regardé comme un traité d'initiation maçonnique réservé à l'édification des connaissants. Relevons que le culte du Grand Architecte, être de raison Ordonnateur Invisible du Monde nous amène en droite ligne à l'architecture. Douglas

Knoop rappelle que la maçonnerie spéculative comptait dans ses rangs un certain nombre de *gentlemen architects* qui, bien que n'ayant pas été soumis à un entraînement professionnel et ne désirant pas centrer leur activité dans ce domaine, étaient cependant très compétents. Dans le texte des *Constitutions* de 1723, Anderson recommandait l'étude de Vitruve et de Palladio aux dignitaires et l'on sait par les minutes des séances maçonniques que les discussions portaient fréquemment sur les techniques et la symbolique des anciens, non seulement grecs et romains mais aussi perses et égyptiens. Conscient de continuer une tradition plusieurs fois millénaire, le franc-maçon du XVIII^e siècle, féru d'hermétisme, pense que l'architecture doit refléter le grand œuvre de l'architecte divin, c'est-à-dire le cosmos. Il considère de plus que cet art — qu'il nomme Art Royal — est le plus parfait de tous parce qu'il est le seul à permettre une projection spatiale adéquate du modèle cosmique. C'est d'ailleurs comme *imago mundi* qu'il conçoit la loge où se réunissent les Frères, une tradition maçonnique faisant dériver le mot *loge* du sanscrit *loga* = le monde. Ainsi que l'écrit John Gibson, « the lodge is the pictured world... in the lodge, we see our affairs in the relation of worldly things to the infinitude of the Creator »⁵³.

La question qui se pose est donc : le village de Charlottesville peut-il être considéré comme une *imago mundi* maçonnique ? Pour y répondre, je pense qu'il faut explorer deux systèmes de signification, le numérique et le morphologique. Sur le plan des nombres, on ne s'étonnera pas qu'un paladien aussi convaincu que Jefferson ait utilisé à la fois les *raisons* musicales et le nombre d'or. Les modèles romains et renaissants sélectionnés obéissent déjà, dans leurs proportions, à ces principes de cohérence. Pour cette raison, il est difficile de démontrer ici une intention symbolique consciente. Par contre, l'examen du *ground plan* apporte des renseignements d'un grand intérêt à ce sujet. Les

50. Benjamin Franklin, Vénérable de la fameuse loge parisienne des Neuf Sœurs, fut l'un des maçons américains les plus influents. La Fayette fit non seulement partie de loges européennes mais également de la loge militaire américaine *American Union* où Washington avait grade de Maître. Thomas M. Randolph, beau-fils de Jefferson, et Thomas Jefferson Randolph, son petit-fils préféré, étaient membres de la loge *Door to Virtue* No. 44, Albemarle Co., Virginie, ainsi que ses neveux Peter et Samuel Carr. Lors de la pose de la première pierre du village académique, le 6 octobre 1817, Jefferson marcha en procession avec les membres de la loge *Widow's Son* No. 60 et de la *Charlottesville* No. 90. Le 21 août 1801, une loge virginienne fut créée qui porta son nom, *Jefferson Lodge* No. 65. Cf. William R. DENSLOW, *Ten Thousand Famous Freemasons* (Missouri Lodge of Research, 1957); P. A. ROTH, *Masonry in the Formation of our Government* (New York, 1927). À propos de la description des rites au XVIII^e siècle, cf. en particulier *Les Franc-Maçons écrasés* (Amsterdam, 1746) et *Les plus secrets mystères des hauts grades de la maçonnerie dévoilés* (Genève, 1774).

51. *Ibid.*, 214. Les maçons se reconnaissaient comme Noachites = Fils de Noé.

52. Roy MITCHELL, *Through Temple Doors* (Toronto, sans date), 1.

53. John G. GIBSON, *The Masonic Problem* (Darlington, 1912), 79. Thomas Jefferson fut un typique *gentleman architect*. Il ne reçut aucune formation professionnelle et apprit uniquement dans les livres. À noter que le concept de l'*imago mundi* se trouve clairement formulé dans les *Quattro libri* de Palladio, ouvrage qui, comme on sait, a le plus fortement influencé Jefferson : « Quand nous considérons cette belle machine du monde et tous les merveilleux ornements dont elle est pleine, le mouvement perpétuel des cieux qui y fait alterner les saisons en fonction de la nécessité naturelle, et la manière dont ils se maintiennent dans la délicieuse harmonie et l'équilibre de leur cours, nous ne pouvons douter que les petits temples créés par nous ne doivent ressembler à ce grand temple achevé dans sa perfection ». (Livre IV, Préface).

DIAGRAMME 7

<i>composants</i>	<i>dimensions en pieds</i>	<i>proportion</i>	<i>système</i>	
largeur du <i>lawn</i> / axe médian du portique de la Rotonde	200	1 : 2	<i>diapason</i>	<i>raisons</i> musicales
	100			
largeur du <i>lawn</i> / longueur du portique de la Rotonde	200	1 : 4	<i>bisdiapason</i>	
	50			
longueur de la colonnade/ largeur du <i>lawn</i>	600	2 : 3	<i>diapente</i>	
	200			
longueur de la colonnade/ longueur du <i>lawn</i>	600	2 : 3	<i>diapente</i>	
	900			
longueur du <i>lawn</i> / du centre de la Rotonde à l'extrémité de la colonnade	900	4 : 3	<i>diatessaron</i>	
	675			
longueur du <i>lawn</i> / axe médian du portique de la Rotonde	900	9 : 8	<i>tonus</i>	
	100			
longueur du <i>lawn</i> / de l'entrée de la Rotonde à l'extrémité sud du second niveau	900	5 : 8	le nombre d'or	
	562			

exemples suivants confirment l'attachement de Jefferson à la tradition pythagoricienne [Diagramme 7]⁵⁴.

Mais l'aspect numérique ne se limite pas aux proportions ; il concerne également la sélection du nombre des composants aux différents niveaux de structure. Il va sans dire que les dimensions du présent travail ne permettent pas une étude exhaustive des distributions. Je sélectionne ici les exemples les plus marquants [Diagramme 8]⁵⁵.

L'importance du chiffre 3, déjà mise en évidence dans le réseau ternaire de convergences analysé

54. *Raison* est le terme ancien pour *proportion*. Diapason = octave, bisdiapason = double octave, diapente = quinte, diatesseron = quarte, tonus = ton.

55. Les informations relatives au rituel maçonnique proviennent des ouvrages mentionnés dans les notes 50, 52, 53 et 57.

plus haut, réapparaît, ce qui n'a rien de surprenant puisque la symbolique maçonnique postule également une triade mythique terre/homme/ciel. Particulièrement significatif est le rapport existant entre la Triple Triade ou nombre du Parfait Maçon (cf. *Tableau Philosophique*, Fig. 8) et le tableau classique des *Muses régies par Apollon* tel qu'il est présenté par l'humaniste Gaffurius dans son *Practica musice* de 1496 (Fig. 9). Dans les deux cas le principe divin occupe une dixième zone, celle de la perfection : le centre du cercle dans le *Tableau* maçonnique, le haut de l'échelle dans le schéma de Gaffurius.

*
* * *

Pour ce qui est de l'aspect morphologique, je considérerai d'abord le site et noterai que ce n'est pas par hasard que la Rotonde a été édifiée sur le point le plus élevé du campus. Le symbole ancien de la Montagne Sacrée trait d'union du ciel et de la terre est commun aux cultures chaldeo-égyptienne,

gréco-romaine et judéo-chrétienne — pour ne citer que celles qui nous intéressent directement. Que les maçons aient connu et utilisé ce symbole n'a rien pour surprendre. John Gibson rappelle qu'ils ont de tout temps recherché un lieu élevé pour la célébration de leurs rites, accordant de plus une extrême importance à l'obtention d'une « upper room with

windows in or near the roof »⁵⁶. Dans le cas de la Rotonde, ce n'est pas seulement la construction même qui se fait montagne, comme la zikkourat ou la pyramide. La Rotonde est portée par une montagne naturelle tout comme l'arche de Noé

56. John G. GIBSON, *The Masonic Problem...*, 80.

DIAGRAMME 8

<i>composants</i>	<i>nombre</i>	<i>gnose maçonnique</i>
ensemble architectural	1	la loge, par extension le cosmos
Rotonde	1	la Voûte Sacrée ou Arche Royale
rangées de pavillons et chambres	2	la disposition des Frères, sur deux colonnes (du Sud et du Nord) placées de chaque côté de l'Orient
étages de la Rotonde	3	les chambres rituelles ↑ 3. la Chambre où l'Obscur devient Visible 2. la Chambre du Milieu 1. la Caverne correspondant aux états de conscience ↑ 3. cosmique ⇄ monde idéal 2. psychique ⇄ monde intelligible 1. animal ⇄ monde sensible
salles ovoïdales, par étage	3	Trois en Un, le principe d'intégration = vérité  Sagesse Beauté
niveaux du <i>lawn</i>	3	les grades, purifications et âges maçonniques ↑ 3. le Maître ↑ 3. l'air ↑ 3. 7 ans et plus 2. le Compagnon 2. le feu 2. 5 ans 1. l'Apprenti 1. l'eau 1. 3 ans les Pas de Compagnon permettant d'accéder au Trône
pavillons se faisant face	5	les voyages initiatiques et degrés de connaissance symbolisés par les outils et instruments et le monogramme des « cinq G » ↑ 5. la truelle ↑ 5. Gnose 4. le niveau 4. Génie 3. la règle 3. Génération 2. l'équerre et le compas 2. Géométrie 1. le maillet et le ciseau 1. Gravitation correspondant aux Points du Compagnonnage et éléments ↑ 5. oreille à oreille ↑ 5. éther 4. main à main 4. air 3. cœur à cœur 3. feu 2. genou à genou 2. eau 1. pied à pied 1. terre correspondant aux dignitaires de la loge, ou Cinq Grandes Lumières

DIAGRAMME 8 (suite)

<i>composants</i>	<i>nombre</i>	<i>gnose maçonnique</i>
fascès du dôme	7	l'arc-en-ciel de la Nouvelle Alliance les planètes les membres indispensables de la loge
Rotonde, six salles ovoïdales (3 + 3) + une circulaire niveau supérieur ----- niveau médian ----- niveau inférieur -----	7	l'échelle de réalisation spirituelle et les centres physiologiques correspondants
longueur du <i>lawn</i> = 900 pieds	9	la Triple Triade, Nombre du Parfait Maçon symbolisé par les neuf Maîtres partis à la recherche d'Hiram et les Neuf Sœurs = les muses régies par Apollon (Apo/luna, la lumière qui luit au loin) correspondant aux corps célestes + le firmament

DIAGRAMME 8 (suite)

composants		nombre	gnose maçonnique
pavillons au total		10	le Nombre Parfait représentant l'harmonie du monde (= la tétractys pythagoricienne, soit $1 + 2 + 3 + 4$)
jardins		10	
accès à la Voûte Sacrée (le portique)	marches	10	
	colonnes	10	
courbes des murs serpents		12	le difficile chemin de la vertu (les travaux d'Hercule, les épreuves de Mithra)

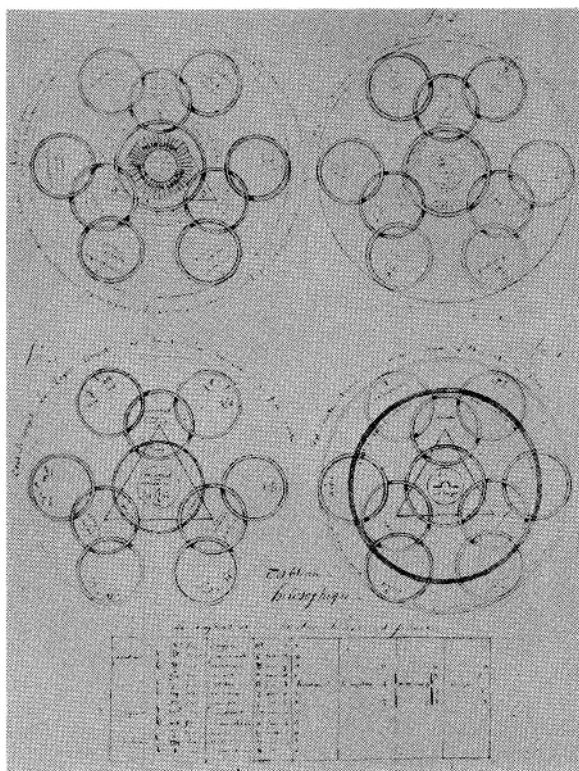


FIGURE 8. La Triple Triade, ou nombre du Parfait Maçon, page manuscrite non datée. Paris, Bibliothèque de l'Arsenal.

échouée à la fin du déluge sur le mont Ararat. Or, les Frères se reconnaissent sous le nom de Noachites = Fils de Noé. Ici la symbolique judéo-chrétienne domine, comme le confirme la mention de l'arc-en-ciel dans le catéchisme maçonnique de 1723 :

Question : « Whence comes the Pattern of an Arch » ?

Réponse : « From the Rainbow » ⁵⁷.

Lorsqu'on se souvient que l'arc-en-ciel postdiluvien (que Jefferson pourrait avoir choisi de mettre en évidence par les sept fascies du dôme) dominait précisément le mont Ararat, on se rend compte de la complexité du code herméneutique adopté par la maçonnerie spéculative ⁵⁸. Le réseau connotatif de la Rotonde, lieu privilégié du village, se présente ainsi [Diagramme 9].

J'en viens maintenant au plan d'ensemble. Certains chercheurs ont émis l'opinion que Jefferson a pu être influencé par les monastères visités lors de ses voyages en France et en Italie ⁵⁹. Il est important de relever que nous n'avons pas affaire à un système structural clos, mais au contraire ouvert. Le plan ne saurait être qualifié de claustral puisque le quadrilatère « is left open at one end », pour reprendre les mots de Jefferson. Si l'on prend en considération le fait que la focale du village n'est pas le jardin botanique prévu en contre-bas, mais bien la majestueuse Rotonde située en contre-haut et plus spécialement son dôme exalté par le fronton du portique, on est en droit de parler de système

57. Douglas KNOOP et G. P. JONES, *The Genesis of Freemasonry* (Manchester, 1947), 291. Sur l'importance de l'histoire de Noé pour les maçons, cf. 89-90.

58. À propos de l'emploi du motif symbolique de l'arc-en-ciel dans l'architecture antique, emploi que Jefferson a dû connaître, cf. Louis HAUTECOEUR, *Mystique...*, 187.

59. Cf. Desmond GUINNESS et Julius T. SADLER Jr., *Mr. Jefferson...*, 120.

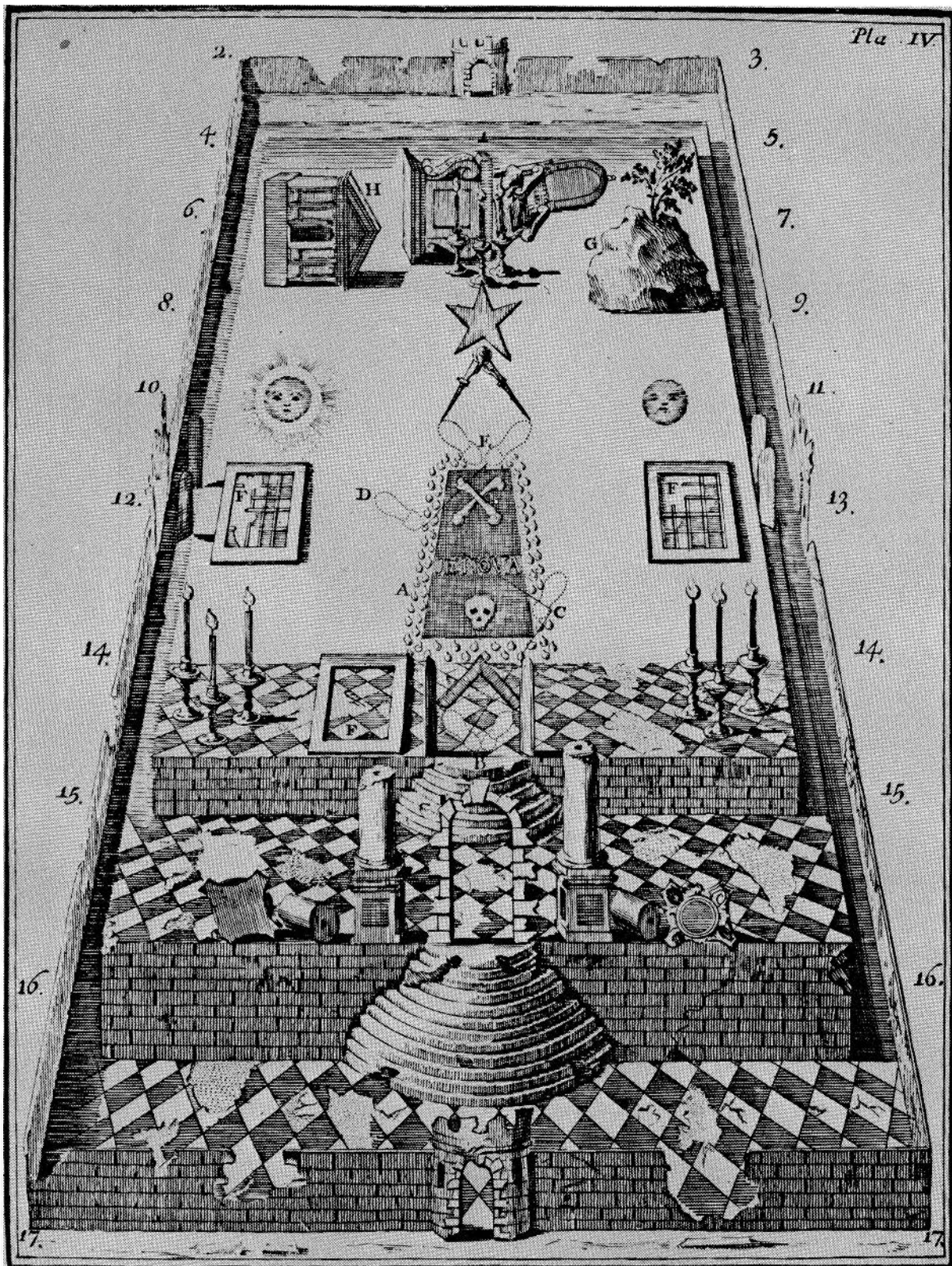
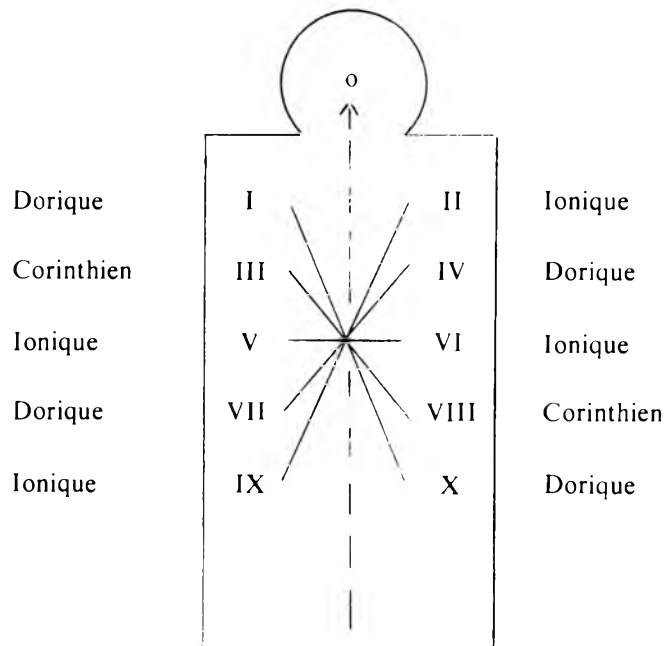


FIGURE 10. Tapis de Maître Écossais ou Architecte, gravure in *Les Francs-Maçons écrasés*. Amsterdam, 1746.

DIAGRAMME 10



sa part à l'Orient sur une estrade⁶². De même ici, professeurs et étudiants sont côte à côte et face à face tandis que le Recteur siège dans la Rotonde surélevée. Il est intéressant de noter que Jefferson a inversé les ordres d'architecture — traditionnellement associés à une fonction hiérarchique — sélectionnés pour les pavillons. Ce schème chiasmique pourrait bien avoir pour objet d'affirmer les notions d'égalité et d'union en évitant tout problème de préséance entre les professeurs et également entre les étudiants logés sur les différents niveaux. Il renforce en tous cas l'unité de l'ensemble architectural puisqu'il introduit un principe centripète de cohérence [Diagramme 10].

En ce qui concerne les micro-éléments, je ne retiendrai, faute de place, que trois unités de signification : la voûte étoilée, la disposition triangulaire des escaliers intérieurs et extérieurs (façade nord) de la Rotonde et la configuration serpentine des chemins d'accès au *lawn*. Déjà privilégiée, comme je l'ai rappelé plus haut, par les architectes visionnaires français, la voûte étoilée, dont Louis Hauteœur a retracé la longue histoire, occupe une place de choix dans la symbolique maçonnique du

62. Ces directions sont symboliques. Elles étaient indiquées à l'aide de lettres d'argent ou de fer blanc disposées sur le plancher de la loge.

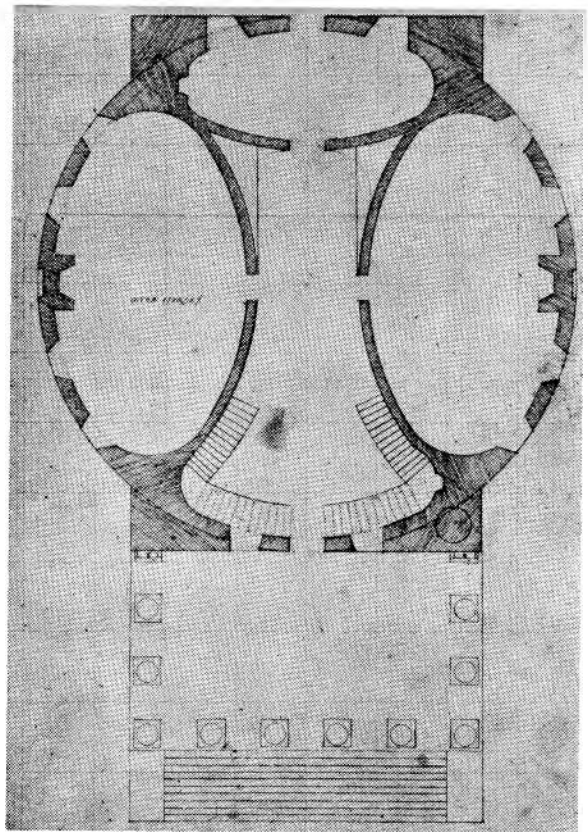


FIGURE 11. La Rotonde, plan du 1^{er} étage.

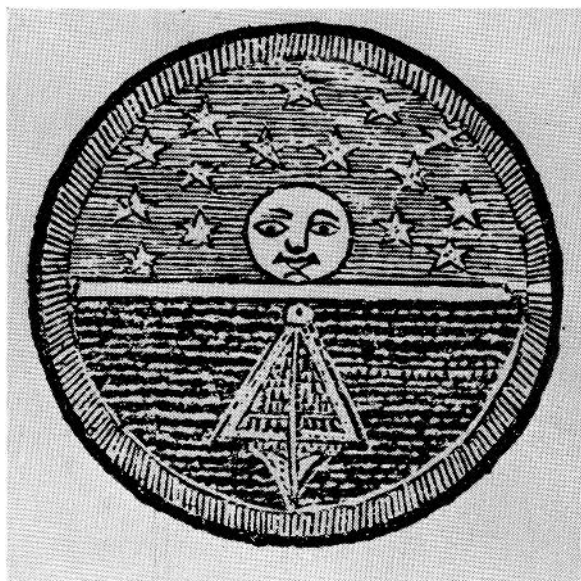


FIGURE 12. Armoirie des Fils de Noé, gravure in *Les plus secrets mystères des hauts grades de la maçonnerie dévoilés*. Genève, 1774.

XVIII^e siècle : lorsque le Grand Orient de France s'installa au faubourg Saint-Antoine en 1773, la galerie de la Folie-Titon où avaient lieu les cérémonies, fut peinte d'azur et semée d'étoiles⁶³. Il y a donc emprunt direct de la part de Jefferson. La disposition triangulaire des escaliers (Fig. 5b, 11) suggère également l'ésotérisme orientalisant des maçons ; elle symbolise, dans la tradition égyptienne, la montée difficile vers la Vérité (= Horus, l'apex du triangle) par les chemins complémentaires d'Isis (= la Beauté) et Osiris (= la Sagesse). L'armoire des Noachites montre bien le lien entre la voûte étoilée et le triangle ascendant (Fig. 12), la flèche pointe en bas invitant l'initié à l'humilité. C'est encore la notion de montée difficile qui gouverne la configuration serpentine des chemins d'accès au lawn (Fig. 13). À propos de ces chemins, divers chercheurs ont évoqué, avec le facteur économique, l'adhésion de Jefferson au principe esthétique hogarthien de la ligne serpentine. Sans nier la validité de ces points, j'aimerais simplement en ajouter un troisième. Le serpent, épousant le relief du sol, passe là où il veut en dépit des obstacles ; il est pour cette raison symbole de prudence et de

persévérance⁶⁴. Étant de plus, selon les mots de Cyrille d'Alexandrie, « silencieux dans son progrès », il devient encore symbole de vigilance et de respect du secret — point essentiel pour les maçons. Et finalement, capable de manger sa propre queue, il implique dans son mouvement le rythme cyclique des phénomènes, symbolisant alors l'éternité. Que Jefferson ait connu cette symbolique de la ligne serpentine ne fait aucun doute puisqu'il l'a utilisée dans son projet d'un lieu de sépulture sous la forme de la spirale : cette spirale conduit à un temple « of antique appearance » sis au centre d'une aire circulaire. Au milieu du temple doit être élevé un autel qui sera seulement éclairé par « the feeble ray of a half extinguished lamp » ; aucun son ne doit rompre le silence « but a brook, that bubbling winds among the weeds »⁶⁵ (il est à peine nécessaire de souligner l'importance de ce lyrisme pour une plus complète évaluation de la personnalité jeffersonienne). Vue dans la perspective hermétique explicitée par de nombreuses représentations cosmologiques telle celle de Gaffurius, la sélection de la configuration serpentine pour les voies d'accès ascendantes du village acquiert une valeur sémantique nouvelle (cp. Figs. 9, 13, 14).



FIGURE 13. Détail d'un mur de forme serpentine.

Cette double investigation numérique et morphologique m'invite à considérer l'œuvre de Jefferson comme une *imago mundi* conforme à l'idéologie de la maçonnerie spéculative — ce qu'en fait le choix de la coupole ouranienne indique d'emblée. À ce cinquième et dernier niveau de lecture, le village

63. Cf. Louis HAUTECOEUR, *Histoire de l'architecture classique en France* (Paris, 1953), IV, 368.

64. La route menant au sommet de la Montagne Sacrée représentant la Vérité ou encore la Vertu est traditionnellement tortueuse et semée d'embûches. C'est qu'elle représente, comme l'écrit Mircea ELIADE, « un rite de passage de l'éphémère et de l'illusoire à la réalité et à l'éternité » (*Le mythe de l'éternel retour*, Paris, 1969, 30) ; cf. Fig. 14.

65. *Account Book* de Thomas Jefferson ; cf. Edwin M. BETTS, *Thomas Jefferson's Garden Book* (Philadelphia, 1944), 25.

académique se veut expression du sublime. Tout comme Mozart dans la *Zauberflöte* (et même si, contrairement au compositeur, il n'a pas appartenu à la franc-maçonnerie), Jefferson entend glorifier le Grand Architecte de l'Univers, le Géomètre promulgateur des lois immuables du monde physique, ce Dieu de Raison dont Newton a été le prophète.

*
* * *

Ces cinq lectures montrent le degré de complexité de la communication architecturale à l'Université de Virginie. Dans le cas du village académique, « pièce de caractère » par excellence, l'élément métaphorique apparaît privilégié intentionnellement par l'architecte. Force m'est de conclure

contre les partisans d'une lecture unique exclusivement utilitariste des structures représentantes que l'activation des référents idéationnels — que ceux-ci soient liés au contexte socio-politique (lecture 3), épistémologique (lecture 4) ou philosophique (lecture 5) — est à tout le moins aussi significative que celle des référents fonctionnels. Eu égard à cette constatation, qui ne fait que confirmer la personnalité protéiforme de l'apôtre de l'américanisme, il serait peut-être bon de continuer les recherches dans cette direction. Faute de quoi, le décodage du message architectural risque de rester partiel et partial.

Gérard LE COAT
Université Laval
Québec



FIGURE 14. La Colline de Vertu, gravure in Jan David, *Veridicus Christianus*, Anvers, 1601.